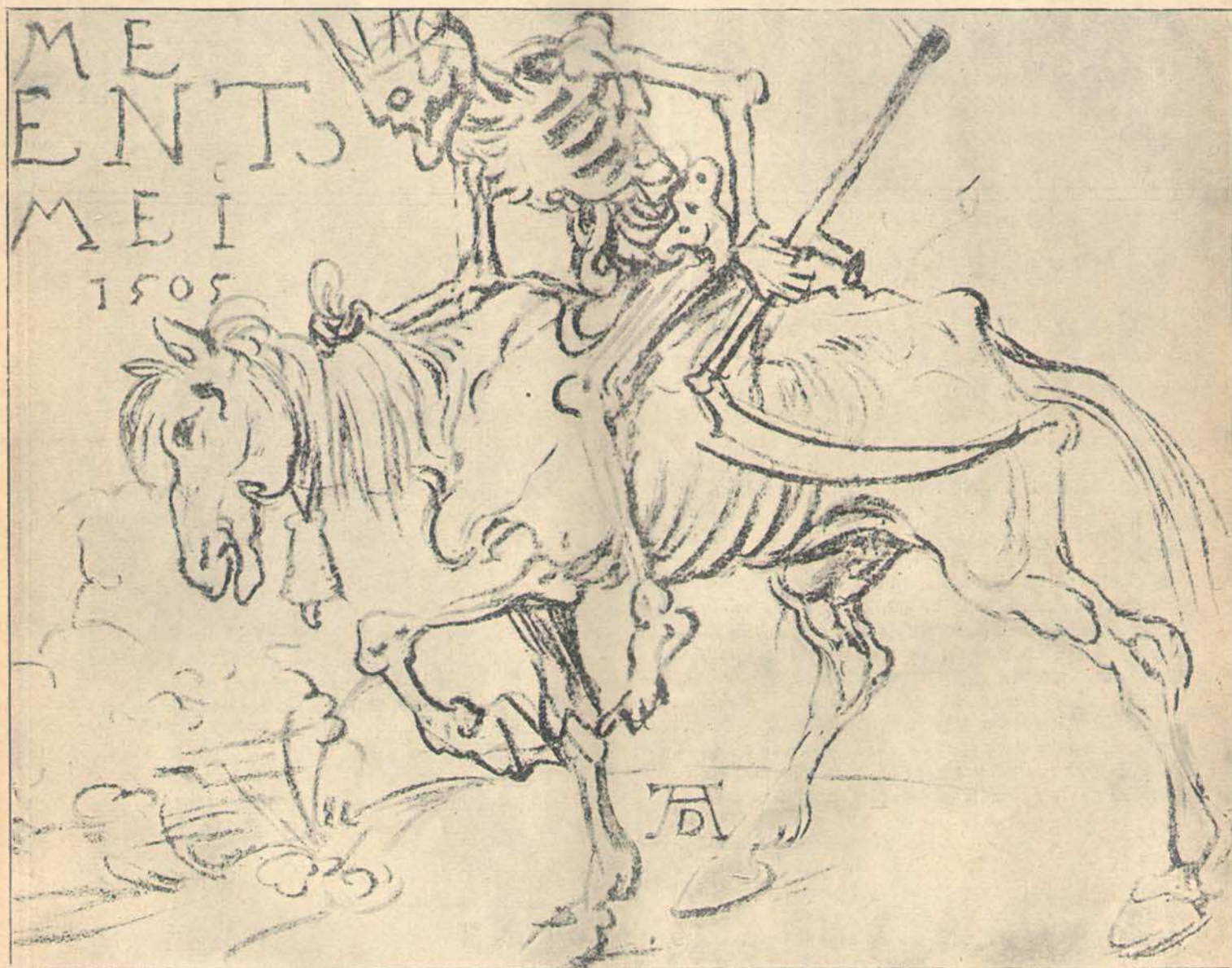


CLARTÉ



Ce numéro spécial est consacré à

L'OUBLI DE LA GUERRE

SOMMAIRE

La Mort. (Dessin d'Albrecht Dürer).	Couverture		Les héros : l'adjudant « Le Poiss »	Jean GALTIER-BOISSIERE	420
La chanson du soldat....	Henri BARBUSSE	409	Notre secret	Marcel FOURRIER	423
« L'empalé ». (Dessin de Luc-Albert Moreau).		411	Champ de bataille. (Dessin de Dunoyer de Segonzac).		424
Artois 1915. (D'après des notes inédites)	Raymond LEFEBVRE	412	Retour à Lorette	Jean BERNIER	424
Civière. (Dessin de Dunoyer de Segonzac).		414	Mensonges	Charles VILDRAC	426
24 juin 1919	Jean-Richard BLOCH	414	Infirmes de guerre	Léon BAZALGETTE	426
Lettre	MAURICE	416	La guerre escamotée	Paul VAILLANT-COUTURIER	427
Brancard. (Dessin de Dunoyer de Segonzac).		418	Eclatement. (Dessin de Dunoyer de Segonzac).		429
Les poèmes de l'oubli : Veuves	Nœl GARNIER	418	L'oubli	René ARCOS	429
			Chant de Zarathoustra ...	Marcel MARTINET	430
			La mort et le soldat. (Dessin d'Holbein).		432

Ce que cinquante ont déjà fait

Les résultats de notre campagne d'abonnements commencent déjà à se faire sentir. Le chiffre mensuel de 300 abonnés nouveaux que nous demandons à tous nos amis de nous aider à atteindre, sera presque réalisé pour le mois de juillet (260 abonnés nouveaux environ). Il faut qu'il soit dépassé en août. Nous nous sommes fixé 4.000 abonnés pour novembre. Nous devons les atteindre, aller au delà même, si possible.

Tous nos lecteurs savent que c'est actuellement l'existence de *Clarté* en 1923 qui se décide. 4.000 abonnés nous permettront d'équilibrer notre budget, d'élargir nos rubriques, d'entreprendre de nouvelles campagnes de publicité, de diffuser davantage notre revue, de toucher tous les jours et d'amener à nous des esprits encore hésitants.

Il faut absolument que tous nos amis se mettent résolument au travail. Actuellement à eux seuls une quarantaine de correspondants nous ont expédié dans le courant du mois passé, plus de 230 abonnements nouveaux. Un de nos amis de Bordeaux en a recueilli à lui seul plus de 12 ; un autre de Constantinople nous en envoie 9.

Il n'y a là qu'une question de dévouement et de persévérance. Chacun de nos lecteurs à la possibilité de trouver au moins un abonné nouveau à *Clarté*. Pourquoi ne le fait-il pas ? Est-il à ce point inactif, insouciant, léger ? « Si je ne le fais pas, qu'importe, pense-t-il. Un autre le fera... » Mais si tous nos amis se tenaient le même raisonnement ? Sur nos 8.000 lecteurs, quarante seulement poussent le dévouement à notre cause jusqu'à lui consacrer quelques heures de leur temps. Les 7.960 autres n'ont-ils pas un peu honte ?

D'autant, que *Clarté* fait pour eux de réels sacrifices. D'abord les deux primes de 500 francs qui iront en octobre et en novembre aux deux plus dévoués de nos amis. Et puis les livres pour tous les autres.

N'est-ce rien que de recevoir pour prix de sa peine, après

avoir trouvé 5 abonnés, une prime en livres d'une valeur de plus de 70 francs. L'œuvre entière de Barbusse ou bien les livres de Latzko, de Martinet, de Vaillant-Couturier ? et puis après, tous les autres livres qu'on peut désirer. Et pour faciliter les abonnements nouveaux, le prix de l'abonnement remboursé en beaux et bons livres encore, soigneusement choisis parmi ceux qui travaillent le mieux pour notre cause.

N'est-ce pas pour chacun une très grande joie que de contribuer par son activité personnelle à faire vivre une cause chère et d'amener à des conceptions saines et rationnelles des hommes nouveaux ? Est-ce faire son devoir tout entier que de suivre une idée, paresseusement, sans chercher à la faire rayonner le plus possible autour de soi ?

Clarté est une œuvre entreprise en commun. Serons-nous seulement cinquante à travailler pour elle, quand sa vie dépend du dévouement de tous.

De partout, on nous réclame le N° 16. Le N° 16 est parti et n'est pas parvenu à beaucoup de nos abonnés. Nous avons énergiquement protesté auprès de la direction des postes pour qu'une enquête soit ouverte et qu'un terme soit mis à ce sabotage inadmissible.

Nous demandons instamment à tous nos abonnés qui ont reçu une circulaire de renouvellement de hâter leur réabonnement. Tout retard de leur part est une cause d'erreurs et de complications dans leur service.

Abonnements : France, 1 an 25 fr., 6 mois 13 fr. —

Etranger, 36 fr. et 20 fr.

Administration : 16, r. Jacques-Cailot, Paris, (6°).

LA CHANSON DU SOLDAT

Par Henri BARBUSSE

— Parce que je n'ai jamais eu de chance, expliqua le pauvre permissionnaire à la jolie fille.

Et cela le résumait visiblement. Une longue pratique du malheur l'avait resserré et rapetissé, avait tassé ses regards dans leurs trous, et rogné ses gestes comme des plumes. Seuls les yeux étaient quelque peu brillants sur l'ensemble terne, ses yeux, menues taches trop noires posées au petit bonheur par un peintre malhabile en haut d'un rond triste et bis de figure. Sa peau et l'étoffe de sa grande capote étaient aussi déteintes l'une que l'autre. On eut dit que des mains d'enfant avaient fabriqué le pauvre soldat avec des cubes, des ronds et des pyramides décolorés et mal ajustés.

« Il y en a qui sont nés pour pas réussir ! » C'est tout ce qu'avait trouvé jadis à lui donner, comme dernières paroles, sa mère étendue sur son lit de mort et ayant déjà un œil fermé.

Rien n'aboutissait à rien, de ce qui sortait de lui. Il gâchait les jours et les saisons. Il avait perdu le peu que ses parents n'avaient pas perdu avant lui. Tous ses projets s'emmanchaient mal, comme l'échafaudage de son corps, s'entassaient de travers et dégringolaient. Il vivait, timide, distant, dans une dure coque de silence. Les femmes ne faisaient pas attention à lui ; à peine quelques-unes, plus charitables, se moquaient de lui. Quant aux hommes, ils regardaient toujours autre chose à travers lui.

Cet homme qui n'avait jamais été heureux était — naturellement — parti pour la guerre, mais parti sans gloire — naturellement —. Il quitta le village non pas avec le groupe enthousiaste et arrosé de vin des autres, mais tout seul un soir, pour boucher un trou, sans tambour ni trompette, comme dans un livre.

Effacé dans la file marchante et rampante, il fut le plus anonyme des soldats. Il lui arriva bien de sauver héroïquement la vie de ses camarades, mais cet exploit passa inaperçu, comme tout ce qu'il faisait. Toutefois, il avait échappé aux balles ennemies et aux conseils de guerre.

Et voilà qu'il était revenu du pays des sacrifices humains — pour six jours tout au moins.

Or, pendant ce petit laps de temps, la face des choses changea, de par la volonté et la douceur de Clairine : Hasardeuse combinaison de circonstances où entraient une déconvenue qu'elle venait d'avoir, la dévastation de toute la région en jeunes hommes, et tout de même, le soleil et la jeunesse. On la vit dans les sentiers vert-dorés, baissant gentiment le nez, comme une Vierge Marie tenue en laisse, près du grand soldat aux couleurs maladroites.

Quant il repartit pour le front, et qu'ayant serré pour la dernière fois la main qui restait, il fut seul, loin, dans l'assombrissement et le froid crépusculaire, sa figure brillait comme une flamme, et son cœur était chaud pour longtemps, peut-être même pour toujours.

Il rit tout haut, comme un ivrogne qu'il n'était pas : — C'est drôle, les changements qu'il y a ! — Son départ

trionphant, six jours (mettons sept) après ce retour fatigué et vaincu ! Maintenant, il était le premier à se moquer de l'autre — celui qu'il avait été jusque là — et de l'in vraisemblable multiplication de déveines qui s'acharnaient sur cet autre.

L'ancien machanceux voyagea, pour regagner son secteur, tout une nuit, puis tout un jour. Les péripéties interminables du voyage ne l'arrachaient guère à son idée fixe et souriante. Il la retrouvait comme on retrouve son nom ; et même dans l'entassement du fourgon, ou bien, immobile dans une patience de paquet, au coin de la salle d'attente, il s'y absorbait avec sa pipe, sa petite tête entourée de fumée comme une marmite. L'éloignement exaltait son souvenir. Il se formait en lui, d'heure en heure, une Clairine de plus en plus divine, de plus en plus humaine — adorable et palpable — de plus en plus Clairine.

Il débarqua sur un quai mouillé de bruine comme celui d'un port, et se mit en marche, tressautant et plein de vives lumières et de fanfares, le cœur comme un coq. Il vivait tout, en commençant par le soir immense qui l'entourait, et même, au seuil de ce soir qui cache les secrets, il allait jusqu'à comprendre et à éprouver les amours des autres.

On approchait de la limite des espaces habitables. Le monde était devenu lugubre et noir et plein de mauvais signes. Il se faufila le long de longues platitudes, et de reliefs rectangulaires : le grand parc de munitions que charbonnait le soir, — ville faite en piles d'obus rouges et jaunes et de torpilles noires, que les chaînes tonitrueuses des camions venus de l'Ouest avaient déversées pendant les heures sans soleil et sans lune. Et le sous-sol était également bondé, pendant des hectares, de cette mort vivante.

Un peu plus loin, dans le crépuscule de houille, seul de son espèce, le grand canon regardait, par dessus le dos de l'étendue visible, un point précis avec son œil crevé.

Ce spectacle désobligea l'homme qui était heureux pour la première fois ; mais il reprit bientôt son élan.

Puis une cité fantastique : celle des services d'arrière. Des files, des rues, des places, des baraques. Les bureaux, les officines des vaguemestres, des magasins d'habillement que cent mille uniformes neufs, repliés et pressés comme des gerbes d'uniformes, remplissaient dans l'ombre ; les ambulances basses, immenses, semblables à des cercueils d'armées, le cimetière militaire avec ses squelettes d'arbres en croix. Une agitation incessante, des jurons, des grondements, des bruits de roues, de tombereaux, et des camions ; des patrouilles... Sans nul doute, quelque chose se préparait, cela sentait l'offensive. Mais l'homme qui allait petitement à travers tout cela, était solide de joie, et il faisait un bloc que rien ne pouvait démolir.

Et déjà, il traversait les restes du village, un fouillis plâtreux et trituré. Dans les enclos aux alvéoles de murs

bas, quelques jardins peints en blanc par l'émiettement des maisons. L'église, dont la croix fut coupée à la hauteur de la racine, était transformée en poste de secours, et portait une croix rouge tailladée à vif, jusqu'au sang, sur son corps.

Des éclatements et des lueurs, une cannonade intensive au loin et tout autour. Sur une butte qui surplombait là et formait promontoire au-dessus du tremblement de terre et sous les flammes du ciel, étaient des officiers d'Etat-Major, venus pour voir les tirs de harcèlement, de peignage et d'encagement. L'un d'eux disait :

— C'est beau !

Un autre dit :

— Ça va être encore plus beau !

Puis, il s'en allèrent vers l'arrière, chez eux.

L'ex-permissionnaire, qui retournait dans le soin énorme des choses de la guerre, sentait se former une menace autour de lui et au-dessus de lui. Mais rien ne tenait devant la grande caresse qu'il contenait, et la laide impression s'effaçait toute. Et même, il se mit à marcher vite, comme s'il était pressé, et à chantonner !

Il parcourut, d'un pas élastique, une route hérissée de petits arbres rompus. A cet endroit, quelque chose qui ressemblait, qui ressemblait trop à un coin de son village, — un bout de mur, vieilli en quelques secondes par une rafale, et une moitié de portail —, le força à chanter plus haut dans la brume du soir.

Un soldat qui habitait là, dans une caverne, le voyant marcher avec tant d'entrain, en gesticulant un peu, se méprit sur son état et se fit un devoir de le prévenir :

— Attention, mon pauvre vieux. Y a des marches. N' t' casse pas le porte-pipe.

Il franchit les tranchées de repli, de belles tranchées fraîches, bien rabotées et sentant le neuf. Elles étaient pleines de Sénégalais féroces et rieurs, et pleines de gendarmes, — ces soldats de profession qui sont, de toutes les catégories de citoyens valides, ceux qui ont le moins combattu pendant la guerre. Ces uniformes, toutes armes dehors, étaient destinées à barier l'arrière aux soldats combattants, à empêcher la fuite du matériel humain. On appelait ces tranchées les tranchées de repli, mais c'était une façon ironique de parler.

Au reste, afin qu'il n'en ignorât, lorsque le revenant enjamba le long fossé grouillant, un nègre se mit à rire, — un collier de dents lui poussa autour de la tête, — et fit le geste d'embrocher avec sa baïonnette, en montrant l'avant, et en disant : « Soldat français ! »

L'homme ne put pas ne pas faire la grimace, le temps de traverser cette sale zone, puis, délivré, — et s'étant écouté un instant — il se dérida, s'épanouit.

Un peu plus loin, ce furent les vraies tranchées, le long terrier, dont les confortables gendarmes et les pauvres noirs domestiqués guettaient, à l'affût, l'orifice. Dans l'interminable bas-fond, on est tout d'un coup séparé du monde, plongé dans un soir qui sent épaissement la terre, et, cependant, traîné au milieu du mystère terrible. On va, de tournant en tournant, râclant le double mur, prisonnier de la longueur, enchaîné par les grandes tor-

mes informes de la terre, et foulé par les parois jusqu'à en perdre haleine.

Et lui, se voyant seul dans ce mince enfer désert, continua de plus belle à chanter.

Cependant, quelque chose se déchaînait dans les étendues. Les fulgurations et les fracas se multipliaient. Des fusées appelaient de tous côtés les regards, en sifflant, et balançaient leurs lustres rouges et verts. Dans un tronçon de boyau défilé, que l'équipe des bâtisseurs de sable n'avait pas réparé de longtemps, les talus étaient si échançés que, par moments, la tête affleurait au bord du monde. Les yeux étaient remplis par l'amas de clartés qui se déversaient.

Plus loin, un arbre fut foudroyé, qu'on voyait dépasser à un carrefour rond où le cratère de talus était aplati. Il y eut, tout près, le formidable cinglement métallique d'un fusant, et on aperçut le grand poing de lumière qui secouait, cassait et arrachait.

Grâce à ce fracas, lui qui avait tant de bruit à récupérer, il chanta tout haut.

Et il chantait toujours, montant et descendant le long de cette sorte de plaine montagneuse qu'il parcourait. Parfois, le plein jour semblait se suspendre dans le ciel pendant quelques secondes. Il y avait des moments où on eût dit que toutes les étoiles éclataient. On entrevoyait, sur la plaine, les points de chute en groupe, comme des constellations, et des trous d'obus qui étaient des nids d'hommes tués.

Mais, bien qu'éclairé jusqu'à l'âme par les grandes aubes saccadées, et tout résonnant et murmurant de canon, il était, encore plus, heureux de Clairine.

Le soir avait fait place à la nuit lorsqu'il atteignit l'agglomération souterraine, aux abords de cendre et de silence, où gîtait son unité. De méandre en méandre, il gagna les trous de sa compagnie.

— Tu tombes à pic pour la corvée, dit l'adjudant en guise de bienvenue. Il en manquait un. Prends une bêche. Et puis, tu sais, motus ! Tu m'as l'air d'avoir un petit coup dans les oreilles. Faudrait voir à la boucler.

Un peu honteux, lui qui n'était ivre que de bonheur, il se tut. Mais il n'était pas le plus fort. Ce qui était, était, et rien ne pouvait détruire ça. Sa joie, sans arrêt, lui allait du ventre à la tête, et sa chanson, qu'il n'avait pas plus quittée que son âme depuis son départ, lui sortait de la gorge.

La petite troupe de bêcheurs s'était engagée sur des noirceurs molles, étendues sous des noirceurs froides, et lui, déjà, se reprenait à ronronner, comme un chat près d'un bon feu.

Se taira-t-il, ç' fumier, ce nom de Dieu ! dit l'adjudant.

Plus Clairine est loin, plus elle est déchirante, émouvante — et plus c'est une grande affaire de s'être entendu avec elle. Il enjambe avec entrain les blocs noirs et rugueux de la nuit. L'illumination tombe des étoiles filantes. C'est une fête, un feu d'artifice, en l'honneur de l'immense métamorphose de son malheur en bonheur.

Rien n'empêche que ce qui est beau lui apparaisse plus que beau, et que sa chanson ne tremble de bas en haut.

— Ferme ! soufflent et grondent les camarades.

Ce qui subsistait en lui, du soldat dressé au travail nocturne, lui permettait de supputer qu'il n'y avait pas de danger immédiat : on était encore bien loin des premières lignes, et, du reste, l'officier continuait à commander en personne le détachement, ce qu'il cessait toujours de faire à un moment donné. Mais aussi, comme je l'ai dit, c'était plus fort que lui. Il ne pouvait plus rester désormais collé au silence comme un écolier puni. Il était en proie à la simplicité de son cœur, et sa voix chantait toute seule, sans daigner se rendre compte du lieu et de l'heure.

Alors, tous ceux qui étaient là, eurent peur de cet homme étrange à la voix inextinguible. On était trop loin pour le renvoyer. Les ombres s'arrêtèrent en désordre, en proie à la panique.



(Dessin de Luc-Albert Moreau)
Ouché du « Crapouillot ».

— Faites-le taire, n'importe comment ! dit l'officier en tremblant, sans doute de fureur — à l'adjudant.

L'adjudant rentra le cou, grogna et s'enfonça furieusement dans le noir, — et bientôt un grand silence, un silence universel, retomba sur la plaine.

A l'aube, l'adjudant ramena la corvée dans la tranchée et se trouvant face à face avec le capitaine, lui dit :

— Il en manque un.

— C'est embêtant, dit le capitaine qui tenait à ses hommes.

Il remarqua du sang sur le galon du sous-officier.

— Vous êtes blessé ?

— Non, mon capitaine, au contraire, c'est mon couteau.

— Ah très bien ; dit le capitaine, pressentant quelque prouesse.

ARTOIS 1915

Notes inédites de Raymond LEFEBVRE

Voilà près de trois ans que Raymond Lefebvre a disparu dans l'Océan Glacial.

Dans ce numéro de Clarté voué à l'oubli de la guerre, nous nous devons d'aviver le souvenir du jeune chef que nous avons perdu.

Datées de la fin de 1915, les notes suivantes, choisies parmi des écrits posthumes, témoignent de la vigueur intellectuelle de celui qui manquera toujours à la pensée révolutionnaire française.

Les tranchées d'Artois à la tombée du jour : morne d'une infinie boue claire et caillouteuse ; lugubre des lueurs courtes, pâles ou rouges des fusées ; obscurité tortueuse ; fondrières des boyaux ; monotone assourdissement des rafales ; terreur d'un désert méchant, plein d'embûches : on cherche, on ne voit personne dans l'horizon vide et borné ; ici et là, un homme se hâte avec la soupe sur les épaules. Un agent de liaison. Le silence claustral est de rigueur. Où sont ces centaines de mille hommes ? Une rafale inattendue part à deux pas de moi. Je cherche en vain. Tout est dissimulé parfaitement. Impossible de voir qui vient de faire ce fracas et cet ébranlement.

C'est comme une terre étrangère, fabuleuse, qui rumine d'odieux secrets et d'absurdes vengeances. Une gravure de Doré : un enfer, mais sans perspectives infinies, un enfer mystérieux, cruel et plat.

Moi aussi, avec une âme de sauvage craintif qui s'arme de ruse et qui note les bruits, et qui s'oriente, je me hâte vers l'arrière, vers le village bombardé, mais relativement calme, qui n'est que la zone liminaire de ce royaume de malédiction.

Décembre 15.

Hier soir, à mon auberge, j'ai dîné avec deux hommes du 138^e d'infanterie : un soldat et un jeune lieutenant. Mais le lieutenant n'est venu que quelques instants après le soldat ; celui-ci a pu me parler à cœur ouvert.

« On ne se figure pas, il y a des moments où c'est de la lâcheté si on ne se tue pas tout de suite. L'autre jour, on y était tous décidés. La boue montait jusqu'au-dessus de la ceinture. Plus de ravitaillement possible par les boyaux. En cas d'attaque, nous étions à la merci des Boches, qui nous auraient balayés avec leurs mitrailleuses, comme ça avait fait le dernier coup.

« Alors nous sommes sortis des tranchées, tous : on attendait le tir des Boches, presque contents d'en finir, tu sais... on ne se figure pas... moi-même maintenant, quand j'y repense... Eh bien ! les Boches n'ont pas tiré (nous aurions tiré, nous...). Eux, ils poussaient des cris de joie : ach, ach, et ils sont sortis. Un gros diable, ach !

m'a serré les mains, je lui disais : mon poteau ; je lui offrais de la gniole, et lui, des gros cigares...

« Et tous, c'était comme ça. Le capitaine, dans la tranchée, nous gueulait de redescendre plus vite que ça, que ces camaraderies-là étaient défendues par le général, qu'on nous l'avait déjà dit, qu'on le savait bien... On lui répondait en rigolant : à la gare ! On se sèche d'abord. Il menace de tirer. Il ne l'aurait jamais fait. C'est pas un mauvais vieux. Mais voilà que comme il aurait passé en conseil de guerre, si le colon l'avait vu, il téléphone au colon, qui, lui, il est dans son gourbi, à l'arrière, les pieds au feu et le cul dans un fauteuil, hein ? — et le colon lui répond : Merci de me prévenir. Je téléphone à la batterie. Ah, mon vieux ! les artilleurs, je dis qu'ils sont bien plus mufles que les Boches. Ils auraient obéi, les salauds. Le capitaine nous a prévenus. On s'est débiné en vitesse, après avoir prévenu les Boches et leur avoir serré la cuiller..., et deux minutes après, les 75 arrosaient...

« On a fait arrêter tout de suite, hein ? Mais c'est pas des choses comme ça qui font du bien à la discipline. »

Et, à son tour, le lieutenant, qui est de Saint-Cyr et officier de carrière, me décrit lorsque nous eûmes engagé quelques instants une conversation où je l'aiguillais vers le sujet :

« Là-haut, mon cher monsieur, mais nous nous battons avec les Boches, soit — on ne s'en estime pas moins pour cela. Figurez-vous que l'autre jour nous avons fraternisé. Mes hommes ont été un peu loin... Mais l'ober-lieutenant et moi, nous nous sommes salués en nous priant l'un l'autre de ne pas nous gêner pour nous sécher un peu à l'air... C'est la vraie courtoisie d'autrefois... »

Ce lieutenant était un franc et joyeux jeune homme qui, par la suite, me demanda l'adresse du bordel de Saint-Pol, et ne voulut pas croire qu'il n'y en avait point, jusque au moment où il entrevit que je disais peut-être la vérité. Alors il proféra des paroles de blâme contre le haut commandement qui négligeait les B.M.C. (1).

Pauvres bestiaux, qui se rebellent parfois, un coup, sous la souffrance trop abominable, mais qui rentrent vite au chenil, la queue entre les jambes, dès que le berger fait mine de ramasser une pierre. Haine factice qui s'écaille au premier coup d'ongle. Abominable ridicule de ces attaques où des bandes d'hommes s'entr'égorgent sans haine, sans conviction, craintivement, poussés par la menace de leur propre canon qui les met en fuite — vers l'ennemi. Hiérarchie de terreur : grotesque et sympathique capitaine qui crie sur ses soldats, sans se faire obéir d'eux, mais qui se garde bien de prendre les choses au

(1) Bordels Mobiles de Campagne.

tragique, de remuer le fond des cœurs, de compromettre la Patrie en en appelant à elle sans être sûr que son évocation suffira. Ses hommes trahissent, en somme, en fraternisant avec l'ennemi. Car il ne faut pas s'y tromper : ce qui, chez les deux officiers, a pu n'être qu'une reconstitution de la guerre courtoise des armées aristocratiques, était chez ces prolétaires l'éveil d'un sentiment qui ruinera les armées et les patries (si ces ouvriers et ces paysans croyaient à la guerre, ils ne serraient pas les mains des ennemis). Et pourtant, le capitaine, qui, dans la boue, regarde, le nez en l'air, ses hommes mêlés aux Allemands, ne sait qui gourmander, et leur rappelle que c'est défendu. Et puis, il prévient le colonel : et le colonel fait appel à la France de l'arrière — à l'artillerie.

Il y a quinze jours, c'était tout un bataillon français qui se constituait prisonnier le lendemain d'un acte identique des soldats allemands d'en face. Le commandant téléphone le matin pour s'assurer si les patrouilles ont bien été faites. Le téléphone reste muet. Le commandant envoie une estafette, qui revint ahurie : « Mon commandant, y a plus personne. Ils ont fait comme hier les Boches... »

J'ai nettement posé la question à des hommes du bataillon voisin qui me racontaient l'aventure (malheureusement je ne me souviens plus de leur régiment) : « Préférez-vous une victoire éclatante et la guerre durant un an encore, ou demain la paix et le coup nul ? — La paix, bien sûr. Notre viande d'abord. En somme, on gagne sa vie aussi bien en Bochie qu'ici. »

La question n'est pas là et je ne leur demande pas tant. Il n'est pas question pour la France de vie ou de mort, ni pour l'Allemagne. C'est pour l'Europe que la question se pose. Et c'est cela que, du fond de leurs trous boueux, ceux des tranchées ont compris.

5 Décembre 15.

La haine apprise tient mal. Elle se dément vite. Elle est de mauvaise qualité. Elle fait voir la corde. Hier, des hommes, revenant des tranchées, sont tombés dans les bras d'Allemands prisonniers, pleurant l'un sur la misère de l'autre. Des gendarmes ont séparé ces anciens combattants qui ne s'étaient jamais haïs. Et pourtant il n'y avait là que des patriotes. Nul antimilitariste de doctrine. Si aveuglante que brille l'auréole de la guerre autour du front de la patrie, l'œil le plus naïf sait à la longue y discerner la bosse de Caïn.

La nouvelle danse des Morts.

Malheur aux mères d'hommes robustes, malheur aux épouses d'hommes robustes ; bienheureux les déjetés, les bancals, les culs-de-jatte, les bossus. Au moins, ils vivront.

Ils vivront au milieu de la haine et de l'envie des veuves et des mères... embusqués. Mais heureux surtout les mutilés de guerre ! survivants honorés. Quelle étrange frénésie de suicide incite à brandir devant l'admiration

publique sa douleur, son moignon, ses deuils, à les jeter comme un reproche à ceux qui n'ont pas encore souffert par la même cause... Embusqués...

« Embusqué, tu n'es donc pas encore crevé ? A ton âge ? Tous mes fils sont morts, à moi, monsieur ! Tous ! Mes trois fils ! Vos parents n'ont pas honte ? »

— « De quoi est-il mort, votre fils, madame ? »

— De la typhoïde...

— Ah... Oh ! c'était encore un embusqué. Le mien n'est pas mort, madame, il a été tué en Argonne ! »

Eh, qu'ils crèvent tous, cette race d'imbéciles affolés ! Un jour viendra tout de même où les intellectuels et les maîtres temporels n'auront plus rien à se mettre sous la main, comme matériel humain.

Pour la plupart des combattants, l'héroïsme ne se suppose pas. Le combat est la manifestation la plus importante, la plus redoutable de la guerre.

« Faire campagne, disent souvent les poilus, ce serait pas trop moche s'il n'y avait pas l'ennemi. Le reste du temps, on mange ce qu'on trouve dans les fermes pour que ces cochons de Boches ne trouvent plus rien... et (geste large), quand tu veux un verre de vin, tu défonces avec ta baïonnette, un foudre, une barrique, et tu laisses couler le reste, comme un grand duc ! »

Plus ou moins austère dans son expression, c'est cette note-là qui domine.

La guerre de tranchées a obscurci l'intellect, et une mélancolie futile, enfantine, à intervalles âpres, mais presque tout le temps inconsciente, pèse depuis de longs mois dans l'âme de ceux du front...

Plus de famille, peu de passion à lire les lettres de là-bas, la monotonie du flux et du reflux des tranchées aux lignes d'arrière, les petites industries d'ermes, les ingéniosités de Robinsons, la peur soudaine du bombardement — et la souffrance physique qui change au gré de la température.

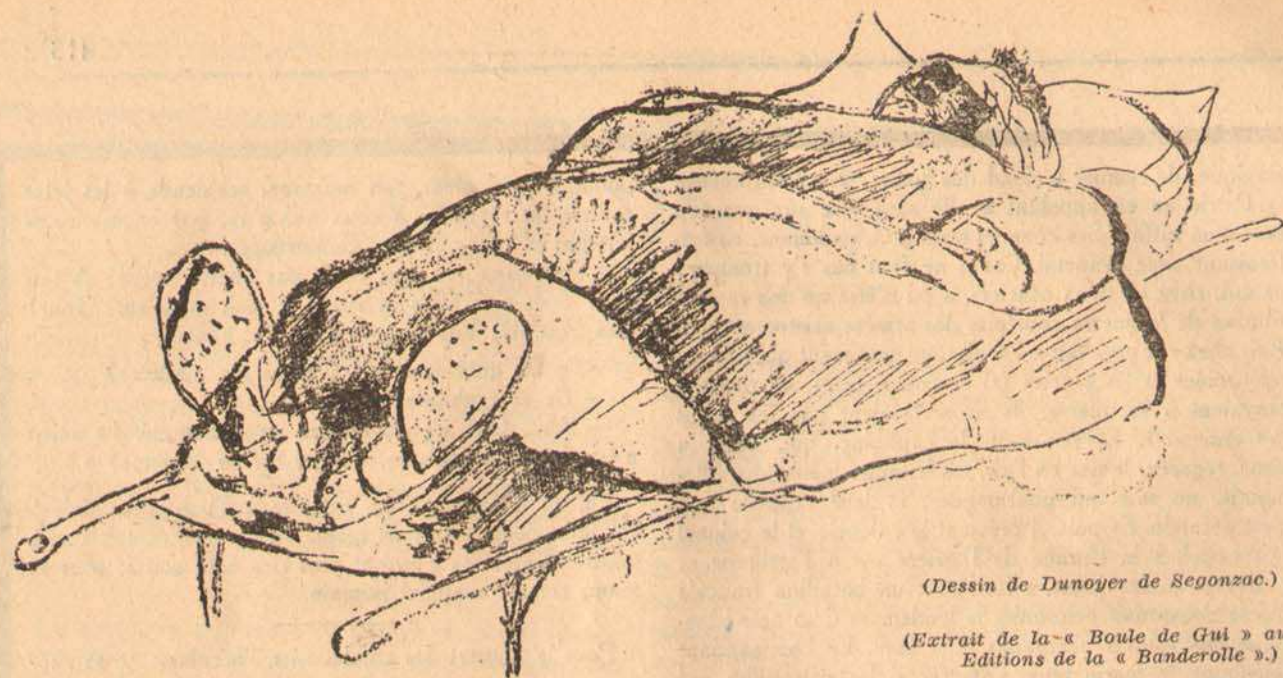
O Epopée...

On se grignote... Les Allemands sont là, en face, à 50 mètres, qui s'occupent aux mêmes choses, pensent aux mêmes choses..., c'est-à-dire à rien... et ça dure depuis un an...

Que de points de suspension !... Mais c'est que toute cette campagne, depuis le 15 septembre, peut s'écrire en d'interminables pages de points de suspension — à l'encre rouge.

Voilà, non ce que j'ai vu, mais ce que 1.300 bestiaux mal égorgés, pitoyables, la langue pâteuse et la démarche vacillante d'être saouls de fatigue, boueux, verts, m'ont tous dit, avec le jeu infini de leurs particularités de langage et de cœur.

Et je suis fier d'être Français, rien que pour pouvoir dire, en pensant à tout cela, ce mot intraduisible en toute autre langue du monde, et qui exprime tous les sentiments sur ces choses... Merde.



(Dessin de Dunoyer de Segonzac.)

(Extrait de la « Boule de Gui » aux Editions de la « Banderolle ».)

24 Juin 1919⁽¹⁾

Par Jean-Richard BLOCH

Toute la matinée, les pièces du polygone ont encore tiré des obus d'essai, prélevés sur les lots de 155, et les gros projectiles sont partis se visser en l'air avec cette lamentation que nous avons si bien apprise à connaître.

Pourtant je me trouve assis à ma table; les objets familiers m'entourent; mes livres les plus chers sont disposés selon mon vœu, à portée de ma main; c'est moi-même qui les ai rangés sur les rayons dont j'avais donné le dessin, et que le père Texereau est venu poser la semaine dernière, en me racontant pour la troisième fois de lents souvenirs de ses garnisons tunisiennes, il y a très longtemps; l'odeur de la sciure fraîche et du brou de noix n'a pas encore abandonné la pièce.

A côté de moi, un petit chat tout neuf dort sur une couverture; à travers le mur hésite une sonatine de Diabelli. Des portes battent, des lames de parquet grincent à des endroits que je sais bien; aux différents cris de joie qui m'arrivent du jardin, mon esprit, inconsciemment attentif, discerne le caractère de mes enfants.

Et le vent d'Ouest, qui nous apportera peut-être la pluie tant désirée, fait avec les massifs qui entourent ma petite maison un tumulte si familier, qu'il s'en faut de peu que le cœur ne me manque.

Que s'est-il donc passé? Et quel est ce grand cauchemar d'où je sors?

Où me suis-je donc tant de fois trouvé, couché les

dents contre terre, en train d'aspirer avec désespoir à cette paix et à cet entourage?

Quel est cette tristesse tenace qui nie ce bonheur au moment même où tout, en moi, se dispose à lui faire fête?

Ce flacon qui est là, et une légère sensation de brûlure au fond d'un de mes yeux, parlent de soins minutieux. Mais, plus profondément, est-ce que je ne découvre pas en moi comme une fêlure? Quelle est cette fatigue qui se lève du fond de moi? Quelle est cette haleine froide de vieillesse qui rôde si prématurément dans les déserts intérieurs?

Et qu'est-ce que veut cette cloche affaiblie qui persiste à travers le tapage du vent d'Ouest?

Mais le bouton de la porte se met à tourner sur lui-même, et le cher visage, si prudent, si confiant, apparaît entre ses grands cheveux tombants:

« Papa, le beau-frère de madame Gâtelier arrive de ville et dit que la paix est signée. C'est affiché. »

Mon Dieu! Cette cloche affaiblie, et ces clameurs qu'il me semblait bien entendre, au loin, c'était donc cela?

J'avais tout oublié, le passé, le présent. Se pourrait-il que des hommes soient occupés à accueillir la paix, et que je sois si loin d'eux?

« Merci, mon enfant chérie. »

La porte se referme en me privant du sourire que j'aime. Mais je ne suis plus seul. Elle m'a laissé des camarades; elle a laissé avec moi la guerre et la paix.

Je me lève. Je vais à la fenêtre. Je me dresse de toute ma hauteur. Les toits de la ville m'apparaissent au-dessus du mur de l'enclos, et un murmure confus s'en élève.

Il y a donc, là-bas, des hommes et des femmes rassemblés, pour qui cette minute est celle d'une syllabe? Des hommes et des femmes qui ne se connaissent pas, et qu'un même trouble envahit côte à côte, pour une même cause, et dans un même mouvement?

La belle lumière de juin, parcourue de nuages blancs, invite l'esprit au voyage. Et l'esprit s'aventure.

Sur des milles et des milliers de milles, il y a donc, en ce moment, des hommes et des femmes qui interrompent leur travail, qui libèrent pour quelques instants les forces de leur esprit, et, poussés par leur instinct, vont partout où il leur est possible de s'agglomérer afin d'éprouver avec plus de puissance le contenu de leur émotion.

En réalité, depuis que le monde existe, il n'y a jamais eu une heure plus religieuse, parce qu'il n'y en a jamais eu où autant d'hommes et autant de femmes se sont appropriés en un même moment, un son et une substance plus riches.

Depuis de nombreuses dizaines d'années, la paix était un de ces mots qu'on apprend à l'école, et qui ornent un discours politique, mais dont on n'a pas l'emploi dans la vie quotidienne. La paix était une monnaie usée, dont on se sert sans demander ce qu'en signifient le portrait et la devise.

Mais voilà que se déchaîne quelque chose, sur le monde, où d'abord l'individu ne comprend rien, sinon que son règne a cessé, qu'il n'est plus la raison d'être primordiale. Voilà que s'ouvre une période où l'individu est convié à se priver de tout ce qui faisait la douceur, la tendresse et les espérances de la vie.

Et c'est alors qu'étendu dans les avoines dont les balles fauchent les épis contre ses épaules, l'homme se surprend à donner, trop tard, à ce bonheur qui s'éloigne de lui pour toujours, le nom qui lui revenait.

Cinquante sept mois et demi ont passé sur les avoines et sur les hommes, vingt saisons complètes. Un employé sort d'une mairie; à l'aide de deux punaises, il pique une feuille de papier sur un petit panneau de planches déjà criblé de petits trous semblables; des passants s'approchent; des yeux regardent, puis se détournent à la recherche d'autres yeux; des voix s'essayent; une cloche s'ébranle dans un clocher roman. Que se passe-t-il?

C'est que ceci est l'heure désespérément attendue au long de tant de jours et de tant de nuits, l'heure dont le nom a été prononcé par tant de lèvres qui ne s'ouvriraient plus, vers laquelle tant d'yeux se sont fixement ouverts, l'heure qui, dans le souvenir des survivants, tue les morts pour la deuxième fois. Ceci est l'heure de la paix.

Je suis là, seul à ma fenêtre, les regards dirigés vers nous les hommes qui sont sur la terre; et une compréhension forte comme une certitude m'envahit tout à coup.

Je sais que l'ère qui s'ouvre n'a plus que des rapports lointains avec cette autre paix où nous vivions, il y a vingt saisons. Je sais que le soulagement du monde est traversé de trop de douleurs, d'offenses et de rancunes pour que sonne nulle part une joie claire et franche.

Mais je me rappelle aussi comment la calamité d'où nous sortons s'est propagée à travers le monde. Elle a pu éclater sans que l'Amérique ni l'Asie n'interrompent leur sommeil, leur travail ou leurs distractions. Ici-même, dans ce petit canton du monde qu'elle a d'abord intéressé, nul ne savait ce que révélaient au juste ce couple ambigu de syllabes, — LA GUERRE. Ceux-là mêmes qui en ont assumé la responsabilité ne sont pas restés moins décontenancés devant la révélation de leur œuvre, que le premier soldat devant le premier obus.

Puis, de proche en proche, chaque humain a fini par apprendre que la signification de ces deux syllabes ne serait pas complète, tant qu'il ne leur aurait pas apporté en sacrifice l'un sa chair vivante, l'autre ses amours, les autres leurs biens, leur honneur, leurs joies, leurs œuvres, — et, tous, une quantité incroyable de la seule richesse qui nous appartienne en propre: les jours de notre vie.

Voilà pourquoi je comprends, avec une force voisine de la certitude, que ce moment-ci est le plus religieux qu'il y ait jamais eu au monde.

Mes compatriotes, mes amis, mes ennemis, mon regard les contient tous. Tous, je les vois, à cette heure-ci, répétant avec lenteur ce nouveau couple de syllabes, où tout est bien attaché, — LA PAIX.

Que les larmes du vieil orgueil national blessé vous baignent le visage, que vous gonfliez la poitrine à l'afflux des espérances, ou bien que le regret des disparus vous enveloppe d'une mélancolie renouvelée, mes frères qui êtes au monde, mon amour fait de vos sentiments une gerbe passionnée.

En cette heure religieuse, je vois partout les mains s'arrêter, les fronts se redresser et, au fond des yeux, passer un éclair du véritable homme intérieur.

Et en cette heure où le mot *ennemi* est solennellement extirpé du langage que les hommes en cérémonie se parlent entre eux, il me semble que domine partout une grande inquiétude de la conscience. Il semble que l'esprit ait reçu, comme le corps, la permission de regagner son logis, et qu'il s'arrête étonné devant ce qu'il trouve.

C'est le rôle de quelques-uns de recueillir l'essence d'une pareille heure. Voilà pourquoi, à mon tour, je vais parler de la guerre, et j'essaierai d'en parler en homme libre.

(1) Ces pages sont extraites d'un ouvrage en préparation: « Le Retour à la Guerre ».

LETTRE

Par MAURICE

Maintenant que nous savons où tu te trouves, Afanassi, nous t'écrivons, et c'est avec plaisir que nous t'écrivons, pour que tu saches tout ce qui s'est passé chez nous depuis ton départ, et que nous ne t'oublions point, et que tout va bien, et que tout marche comme autrefois. Et tout le monde te salue. Et Vassia, le forgeron, te salue et te fait dire qu'on ne l'a pas pris, on ne sait pas pourquoi, puisqu'il est aussi fort que toi, soit dit sans t'offenser. Et ta mère te salue, et nous la nourrissons chez nous, sans savoir quand elle mourra, car elle ne travaille plus. Et le fils du barine, Sergueï Arcadiévitch, te salue aussi, et on ne l'a pas pris parce qu'on dit ici que ceux qui ont plus de mille *dessiatines* [hectares], on ne les prend pas. Et il chasse en hiver, et il se baigne cet été ; et j'ai travaillé chez eux. On dit aussi que le peuple est mécontent, et qu'on partagera la terre quand vous reviendrez. Dieu le veuille ! Mais ce sont des menteurs qui ont dit ça et je n'y crois pas. Et je te salue aussi, moi ta servante et ton ancienne épouse, Akoulina Karpova.

Et celle qui tient la plume ne te salue pas parce qu'elle ne te connaît pas ; c'est la femme du nouveau pope que tu n'as pas vu, Matrena Féofilovna ; elle est très bonne et je lui ai donné deux œufs pour qu'elle t'écrive, et ça m'amuse de voir qu'elle écrit tout ce que je dis. — Les poules ne donnent rien cette année et nous avons perdu quinze poussins que le furet a étranglés. — Et l'ancien pope, Pavel Nikitytch, nous a quittés pour toujours, étant parti pour le Royaume des Cieux comme bien d'autres, en ce moment, qui sont ou ne sont pas à la guerre.

Il faut que je te dise, Afanassi Egorévitch, que j'ai acheté au petit le craquelin que tu m'avais commandé de lui acheter, quand tu étais déjà dans le wagon et que le train allait partir, et qu'on nous chassait. Et je ne sais pas comment j'ai pu entendre ce que tu criais, parce que tout le monde criait, et la grosse Arina plus fort que tout le monde, et que vous chantiez. Et le diable vous prenne, vous autres, moujiks, de chanter toutes vos vilaines choses quand on se quitte pour la guerre et qu'on ne reviendra, pour ainsi dire, plus jamais ! Et Arina criait si fort et donnait si fort de la voix qu'on croyait entendre la trompette du dernier Jugement, Dieu nous en garde ! Et je n'ai pas même pu voir si tu me regrettais, parce qu'il faisait nuit et que vous n'étiez pas éclairés, si ce n'est par la lumière des cigarettes qui n'éclairaient rien. Et il m'a semblé que tu pleurais, mais qu'y faire ? Pleurer n'avance à rien. Et j'ai crié comme les autres et j'ai donné de la voix comme les autres, si bien même que j'en étais enrôlée encore à la moisson, — tu vois que je ne mens pas ! Et je serais restée près de toi, mais tu sais que le gendarme nous a fait sortir de la gare, parce que les femmes ne savent pas se tenir et

qu'elles se fourrent jusque sous les roues du train. Et donc, en sortant de la gare, j'ai acheté chez Titov le craquelin que tu m'avais dit, et le petit l'a sucé en ouvrant de grands yeux. Et la grosse Arina s'est roulée, comme une vache dans le pré, sur le perron de la station, et les autres femmes se penchaient sur elle, et la vieille Dachka s'est penchée sur elle et lui a craché dans la bouche en marmonnant quelque chose, et les moujiks l'ont mise dans la télègue. Nous avons attendu, en criant toujours devant la porte de la gare, mais sans faire des bêtises, parce qu'on voit bien celles qui le font exprès, jusqu'au moment où la machine a sifflé. Et vous chantiez tous comme des imbéciles, et Ivachka jouait de l'accordéon. Et j'ai cherché à te voir à la barrière, Afanassi Egorévitch, toi qui m'avais battue le jour d'avant, si tu te rappelles, mais je n'ai rien vu que les wagons noirs qui fourmillaient comme une fourmilière. Nous regardions toutes la lanterne rouge qui s'en allait vers le bois de Pacomovo, et l'on n'a plus rien vu ni entendu. Et il y a la mère d'Ivachka qui est tombée comme une bûche. On a continué à crier et à donner de la voix comme on fait toujours aux enterrements. Et moi, Afanassi Egorévitch, je t'enterrais bien chaudement dans mon cœur.

Le petit a mangé son craquelin et nous sommes parties. Il n'y avait pas de lune, mais toutes les routes étaient couvertes de télègues qui grinçaient. Il était difficile de se perdre et, pourtant, après la dixième verste, en quittant la chaussée, Petr Pérovitch s'est trompé et nous a conduites par le cimetière de Popofka, au lieu de prendre le bois d'Olenikovo, qui est plus court. Quand j'ai vu les croix, j'ai pensé à toi, qui partais pour la guerre, Afanassi, et j'ai eu froid dans le dos. Mais je me suis tranquillisée en regardant le petit qui mangeait son craquelin et dormait. Et il est mort, l'hiver dernier, après la Circoncision, d'une mauvaise maladie du ventre qui ne serait pas arrivée si tu avais été là. Le Royaume des Cieux le prenne, petit juste, Vassili Afanassiévitch !

La vache a vêlé deux fois depuis ton départ et nous avons gardé la génisse et vendu le veau comme tu voulais. Le seigle a été beau l'année de ton départ, et c'est Kir Kirillovitch qui a fait chez nous les semailles d'automne, parce que l'assemblée du village avait dit que les hommes qui restaient aideraient les femmes, et le seigle a encore été beau, et Kir Kirillovitch a pris la moitié de la récolte pour son travail, et j'ai travaillé aux foins comme toujours. Et tout le village a fait une perquisition chez la vieille Dachka, la voleuse, parce que je ne trouvais plus la poule noire, et on n'a pas trouvé la poule noire chez elle, mais le harnais et la corde que Petr Pérovitch ne trouvait plus depuis l'année d'avant. Et tout le monde braillait. Et Kir Kirillovitch m'a aidée à couper du bois. Le maître d'école de Zakharino reçoit

la gazette par la poste depuis la fête de Pierre et Paul, ça fait un an, et il vient quelquefois la lire et raconter aux hommes ce qui se passe, pour qu'ils sachent. Et les hommes nous racontent, mais nous, les femmes, on ne comprend point. Et on dit que, quand vous aurez battu l'Anglais et l'Allemand, tout le monde aura la terre et la liberté, Dieu le veuille ! Mais l'Anglais a les doigts crochus, et ce n'est pas à vous, moujiks, de le battre, et vous feriez mieux de revenir. On parle aussi beaucoup de Verdenn [Verdun] que Vilguelm [Guillaume] ne veut pas nous rendre, et vous — ne le demandez plus, crachez là-dessus et allez-vous en. Et l'auberge de Kachira s'appelle maintenant Verdenn.

Et j'ai pleuré beaucoup et crié comme toujours quand le petit est mort, notre Vassili, le Royaume des Cieux est à lui. Et Kir Kirilytch a fait le cercueil bien proprement, et je l'ai porté sous le bras, et j'ai pleuré. Et Kir Kirilytch a dit qu'il avait bien fait de mourir, parce qu'il était sourd et muet, et ce n'était pas un homme, mais le fils d'un ivrogne. Et Kir Kirillovitch a raison et c'est ta faute, Afanassi Egorévitch, Dieu te pardonne !

Et je t'envoie cette lettre pour te dire qu'on te croyait mort depuis longtemps et j'avais même reçu un papier et on m'avait payé sept roubles cinquante copecs. C'est ta faute que tu n'écrivais pas, et personne ne pouvait savoir que tu avais si bien arrangé tes affaires et que tu vivais dans un camp. Il y a ici deux Autrichiens qui ont fait comme toi ; ils sont très contents et ils travaillent pour le village. Ce sont des hommes très entendus et qui connaissent les machines et qui réparent tout, mais ils parlent comme s'ils ne parlaient pas, on ne les entend pas. Et ils mangent beaucoup, et tout le monde leur donne parce qu'on a besoin d'eux, et j'espère que tu fais de même. Sergueï Arcadiévitch a pris aussi un Allemand chez lui, et il est très content. L'Autrichien de Petr Pérovitch vit avec Paracha, la soldate, mais l'Allemand ne vit avec personne, il est triste, il a un bonnet à ruban rouge et fume sa pipe.

Tout le monde vend à Kachira les pommes, les œufs, le beurre, et on gagne beaucoup. Les gens de la ville donnent maintenant les prix qu'on veut, et il y a tant de papier qu'on l'emporte dans des sacs et on le garde. Kir Kirilytch met son argent et son papier dans des marmites qu'il pend aux solives du plafond, pour que les voleurs ne les trouvent point ; et tout le monde fait comme lui. Il dit maintenant que, si la guerre continue, il achètera un moulin ou une tannerie, parce qu'on gagne bien sur la farine et sur les cuirs, et il veut être riche. Et il y a des gens qui l'appellent *koulak* [homme à poigne, profiteur], et ce sont des imbéciles. Je t'envoie un paquet et le pope mettra l'adresse, parce que nous ne comprenons pas ce que tu as écrit ; on voit bien que tu n'es pas chez les orthodoxes. Garde le paquet et ne le dépense que petit à petit : je te plains, mais je me fais conscience de prendre à Kir Kirilytch le bien qu'il amasse pour notre bonheur futur. Et toi, je pense, tu nous oublies là-bas avec des *madames* : votre fidélité à vous, moujiks, est écrite avec des rames sur l'eau de la rivière.

Si tu reviens, tu ne trouveras plus notre isba qui a brûlé l'an dernier, à l'Ascension, avec la moitié du village. Mais tu trouveras la terre qu'on te donnera. Ta mère est vivante, la vieille, et ne bouge plus, mais te demande, et Kir Kirilytch a beaucoup de peine à la faire taire ; nous la nourrissons parce que l'assemblée l'a mise chez nous.

Sergueï Arcadiévitch voulait me prendre avant qu'on sache que tu étais mort. Mais je ne suis pas une traînée, et je ne voulais pas vivre comme une soldate qui appartient aux uns et aux autres, et j'ai refusé. Et il te salue.

Tout le monde boit de l'alcool dénaturé qu'on mélange avec du kvas pour tuer le mauvais goût. Et ceux qui en boivent perdent l'usage des bras et des jambes, ou deviennent aveugles comme Klim Makarytch, de Liodovo, qui n'est plus bon à rien. Et comme la vente est défendue, ceux qui trouvent à la ville de cet alcool font un très bon métier ; et ils vendent aussi de l'*o-di-colone* [eau de Cologne], qu'on boit, et du pétrole. Kir Kirilytch est très content de son commerce. Mais, à cause de la censure, il m'a dit que, si je t'écrivais, je devais te dire qu'il ne vend pas de *dénaturé*. Et il n'en vend point. Et tu peux le dire à la censure.

Et j'ai bien pleuré, et crié, et donné de la voix quand on m'a appris que tu étais mort. Mais j'aimais mieux te savoir mort que de te voir revenir comme Ivachka qui n'a plus de jambes et ne peut plus travailler : sa femme ne sait où le mettre et est obligée de le battre parce qu'il fait des saletés partout. Et il y en a d'autres qui se sont noyés ou pendus dans les granges.

Kir Kirilytch n'est pas un bel homme et tu sais qu'il a perdu un œil, étant jeune gars, en se battant avec ses pareils. Mais il est entendu et économe, il travaille bien et il nous a reçues, moi et ta mère, après l'incendie. Et, bien qu'il nous batte quelquefois, ce n'est pas par méchanceté, mais à cause de notre bêtise à nous, les femmes.

Et je t'envoie cette lettre pour te dire que l'on te croyait mort, et qu'on avait le papier, et que j'ai attendu un an, et que j'ai épousé Kir Kirilytch qui est un honnête moujik. Et maintenant que tu n'es pas mort, et que tu vis dans un camp de prisonniers, nous ne savions plus comment faire ni à qui j'étais. Kir Kirilytch a interrogé l'*ouriadnik* [brigadier de police] qui a répondu que le mariage est bon avec Kir, et qu'il faut seulement avoir un papier du consistoire ; et nous l'aurons bientôt, et ce sera le divorce avec toi. Kir Kirilytch a donné un papier rouge [dix roubles] à l'*ouriadnik*, Nicolas Efimovitch, qui te salue. Et nous ne sommes plus ta femme, Afanassi Egorévitch, et nous te prions humblement de nous pardonner. Et quand tu reviendras, tu trouveras la terre, et nous irons du côté de Toula dans un moulin ou dans une tannerie. Et Kir te salue. Il est inutile de te fâcher et je pense que tu ne t'es pas ennuyé sans moi. Et nous te saluons très bas, Afanassi Egorévitch, et nous te prions de ne pas nous oublier, nous, ta servante et ton épouse divorcée, l'épouse de Kir Kirilytch.

Akoulina Karpova.

+

Et si tu te sens fâché, il vaut mieux ne pas répondre.



(Dessin de Dunoyer de Segonzac (Éditions de la « Banderolle »).)

LES POÈMES DE L'OUBLI

VEUVES

Par Noël GARNIER

HOROSCOPE

Si dans sa main tu as lu
Avant de fermer les yeux
A jamais, Mort bienheureux,
Je me tairai. Mais si tu

En as seulement baisé
La rose fleurie au creux
Aujourd'hui plus épineux
Que la tige du rosier

En voici (et pour toi seul)
L'Horoscope : « Douze mois
Elle vivra comme toi
Replié dans ton linceul,

Enfoncée dans ses cheveux
Et la tête sur son cœur
Le baignant de tant de pleurs
Qu'il s'éteindra peu à peu...

Lors quelqu'un se penchera
Sur cette cendre froidie
Et la flamme de sa vie
Doucement y soufflera »

— Elle t'avait tant aimé,
Elle a tant pleuré sans toi.
Et que le vent sur le toit
Chasse l'âme des Damnés!

II

IMPORTUN

L'Amour défunt m'apparaît :
Il revient de ce royaume
Où ne fleurit qu'une tombe
Sous un unique cyprès.

Il en a cueilli trois branches :
C'est pour ma bouche et mes seins.
(Par delà la mort m'étreint
L'âpreté de sa Revanche.)

L'une c'est — je vous le dis —
Ses mains glacées, les autres
Le baiser de ses mains mortes.
Qui parla de Paradis?

III

ADULTÈRE

De la Mort est né l'Amour :
Leurs visages sont semblables.
A l'un ma bouche adorable
A l'autre le remords lourd.

Au vivant j'ouvre ma couche
Et quand je crierai sous lui
Je n'entendrai plus celui
Dont le nom est sur ma bouche.

Comme un ver dans un lambeau
De chair à sa lèvre amère,
C'est dans mon cœur adultère
Qu'il creusera son sanglot!

IV

CONSENTEMENT

« Si tu ne dis mot
Au moins consens-tu,
Maître qui t'es tu,
Fantôme sans os?... »

Je n'oserai pas
Dire « oui » sans toi.
Mais il a ma foi
Jusques au trépas.

Si tu m'aimas tant
Comme il eût fallu
Hâte-toi. L'Elu
Pour la vie m'attend.

J'ai porté ton deuil
Douze mois bientôt
Et sur ton tombeau
Les roses s'effeuillent. »

Ah! je savais bien
Que tu dirais « oui »
Cœur épanoui,
Mort Elyséen...

— Mon chéri, je viens!

V

TRINITE

(Air connu).

« Mon cœur est à toi,
Je te l'ai donné... »
— Oh! linceul étroit,
Oh, ce cœur vanné.

« Tu ne l'aimes plus
Au fond de son trou...
— Oh! mon seul Elu!
— Serais-je jaloux ?

« Vois-tu je ne l'ai
Pas autant aimé...
— Jure-le : jamais ? —
Pauvre mort gelé !

VI

Le Ciel est par-dessus le toit...

Celles qui furent infidèles
Au premier baiser de leur bouche
Qu'elles soient bénies entre celles
Dont la Mort partage la couche.

Les roses jaunes qu'elles serrent
Contre leurs seins, au jour des Morts,
Nous apportent dessous la terre
L'odeur des nuits et de leurs corps.

Que leur vie soit un clair jardin
Et que les baisers y éclosent
Sans un remords et comme en plein
Ciel par-dessus nos jaunes roses.

Car l'unique souci qui creuse
Avec la vermine amicale
Nos cœurs béats, nos chairs visqueuses
— Sollicitude conjugale —

C'est qu'ils les rendent si heureux

Août-Se

« Le Mort mis en Croix ».

Les Héros : L'Adjudant "Le Poiss"

Par Jean GALTIER-BOISSIÈRE

Avec son mufle de verrat, ses bacchantes en crocs, sa viscope cassée et son corset, l'adjudant Bourbax évoquait assez exactement la découpe traditionnelle de ces sous-officiers de coloniale qui ont roulé leur bosse sous toutes les latitudes, tenu des petits postes dans le bled et risqué cent fois leur peau, non sans l'avoir préalablement frottée à celles de prostituées de toutes couleurs. Le médaillé militaire Bourbax, surnommé « Le Poiss », n'avait cependant jamais quitté la région parisienne. Ce n'étaient pas les campagnes, ni de lointaines aventures qui avaient modelé sa face et son corps d'aventurier passif ; il avait adopté un genre, tout simplement. A dire le vrai, ce croquemitaine détonait quelque peu, en temps de paix et dans une anodine caserne parisienne, avec ses désuètes attitudes de galonnard à la Descaves ou à la Courteline.

« Le Poiss » n'atteignait d'ailleurs point la férocité épique d'un Flick. Il ne pourvoyait pas, par sadisme, les conseils de guerre, non plus que les « tombeaux » et « silos » des bagnes africains. A la salle de police, sinon la prison, se bornait le champ de sa malignité sans envergure, et quand ce tyranneau au petit pied menaçait quelque fricoteur de « dix ans de guillotine », la pratique ne s'y trompait point, c'était par manière de plaisanterie. Ses talents se bornaient à peu près uniquement à empoisonner la vie de pauvres bougres en les empêchant d'aller le soir ou le dimanche embrasser leurs vieux ou caresser leur promise. Ce n'était pas un tortionnaire, un emmerdeur seulement.

Bourbax était « service, service », « jugulaire, jugulaire ». Dès le coup de langue du réveil, ses bottes à élastiques faisaient craquer le gravier du quartier. Il n'avait pas trop de temps devant lui pour atteindre son pourcentage de punis, avant de s'en aller siroter sa verte au mess, avec la conscience du devoir accompli.

Ça commençait, au saut du lit, par l'inspection de la compagnie, en treillis. Comme une hyène effectuant des aller et retour derrière ses barreaux, le juteux circulait entre les rangs, les mains au dos et les sourcils froncés, guettant la tache de boue, de chandelle ou de rouille. Et soudain, il éclatait :

— Dites-donc, Couvreur, le talon fait partie de la chaussure ! (et se tournant vers l'obséquieux sergent qui suivait l'inspection, un calepin à la main) : C'est un cocu, ce Couvreur-là ? — On appelait ainsi les soldats mariés, qui avaient droit à deux permissions de la nuit par semaine. — Eh bien ! Couvreur, vous ne la ferez pas reluire ce soir, ça vous apprendra ! Inscrivez, sergent : Couvreur, deuxième classe : privé de permission de la nuit.

Aux « pistes », le sifflet au coin de la bouche, le képi en arrière, Bourbax continuait sa série : le passage du portique livrait à sa vindicte les hommes sujets au vertige ; la traction aux barres, les débiles. Mais son triomphe, c'était la fosse ! Au premier coup de sifflet, les hommes par escouades, sautaient dans le trou ; au

second, ils devaient, d'un rétablissement, remonter à la surface du globe terrestre, le dernier émergé s'en tirant avec une corvée supplémentaire de lavabos-latrines. La grande comédie du trou se jouait entre le juteux et un certain Petitminet, pecquenot gargantuesque, qui accusait tout nu deux cent vingt livres. Lorsque Petitminet se laissait choir dans la fosse, avec son barda complet, le terrain de manœuvre tremblait. Mais une fois au fond, jamais Petitminet n'avait réussi à en sortir par ses propres moyens. Et le duel du chat et de la souris commençait : tandis qu'arc-bouté sur les avant-bras, l'infortuné obèse, la face d'un rouge violet et suant à grosses gouttes, faisait, pour se hisser, des efforts grotesques de crapaud à cul de plomb, l'adjudant, penché sur le bord de l'excavation, les paumes sur les cuisses, coudes en dehors, l'encourageait :

— Allons, Petitminet, un effort !... Poussez ! mon ami, poussez !

En vain, le mastodonte gigotait-il désespérément.

— Ce n'est pourtant pas difficile, vos camarades le font bien ! Seulement vous ne voulez pas y mettre de bonne volonté !

Et lorsque le gars, épuisé, allait se laisser retomber, l'adjudant ricanait :

— Vous aviez posé 24 heures pour dimanche ? Vos parents auraient été contents de voir leur petit soldat. Mais non, vous ne voulez pas *bien faire*. Petitminet, vous irez en permission, quand vous saurez sortir du trou tout seul, entendez-vous, tout seul !...

La maîtresse de l'adjudant Bourbax, une fille galante d'un âge respectable, habitait un sixième qui avait vue sur une des cours du quartier. Parfois, lorsque la compagnie fourbue et couverte de poussière, rentrait de marche ou du tir, par une belle journée de canicule, l'adjudant, levant les yeux, apercevait la tignasse ocre de sa bien-aimée, à son petit balcon. Immédiatement, le sang lui montait aux pommettes et se tournant vers la troupe, il se mettait à hurler :

— Ah ! mes gaillards, vous ne voulez pas en f... une secousse ! Un, deux, un, deux ! j'vas vous faire pisser le sang, moi ! Pas-gymnastique !... Marche !...

Tandis que la colonne s'ébranlait dans un brinqueballement de fourreaux de baïonnettes, « Le Poiss », roulant une cigarette, échangeait avec sa vieille poule haut perchée quelques signes d'amicale complicité. Puis, au moment où la colonne par quatre allait s'écraser contre un mur :

— Demi-tour à droit... marche ! Levez la tête, un', deux, criait l'adjudant, qui, peu à peu, s'échauffait, tout à la joie de se présenter à sa dulcinée dans son apothéose de dompteur d'hommes.

Le clairon sonnait la soupe. Quelques fortes têtes commençaient à rouscailler. Alors l'adjudant arrêta sa troupe, en plein soleil.

— Ah ! vous voulez jouer au petit soldat ! Tant pis pour vous. J'allais faire rompre. Eh bien ! nous allons faire un peu de maniement d'armes : gard'...vôp ! gard'...vôp ! Quand vous voudrez, mes amis..., moi, je ne suis pas pressé...

Le 22 août 1914, l'adjudant Bourbax était mon chef de section lorsque, près de Longwy, le régiment prit pour la première fois connaissance des dernières inventions de la chimie allemande. La compagnie était prosternée dans un champ de betteraves, en ligne de section par quatre. Au loin, de petits flocons blancs apparaissaient de temps à autre, mouchetant le ciel par six, puis s'étirant comme de l'ouate, s'évaporaient dans la brise matinale. Ça n'avait pas l'air bien méchant, ces petites fumées. Soudain, au-dessous d'un éclatement, un chasseur de liaison qui galopait sur une route, vida les étriers. Tiens, il doit être blessé ? pensai-je, sans réaliser encore exactement le danger. Et brusquement, ce fut, au-dessus de nos têtes, l'infamie musicale des « dzin-dzin » :

Formez la carapace ! ordonna le capitaine.

Tous les poilus se serraient les uns contre les autres, s'agglutinant corps contre corps, offrant le sac « chargement complet » en cible aux billes de shrapnell qui cinglaient l'air en coups de fouet, bourdonnaient, grillant des bouts de capote, perforant des bidons qui, soudain, pissaient leur vin dans l'herbe. Bien qu'un titi bebellois ait trouvé le temps de placer un mot : « Ah ! les tantes, v'là qu'ils se défendent ! » tous les bonshommes tremblaient convulsivement et les faces grimaçaient comme de vilaines gargouilles.

Mais la terreur de l'adjudant Bourbax dépassa les bornes de la décence. Il mit quatre heures à reprendre sa respiration et les rafales passées, c'était une vraie rigolade de voir sa grande carcasse tremblant comme de la gelée de veau, et sa face de matamore décomposée, cireuse et secouée de grotesques tics nerveux.

— Eh ! mon pote, se soufflaient les bonshommes, t'as vu « Le Poiss », s'il s'est dégonflé !

Une immense déception accablait le pseudo-officier qui ne voyait aucun rapport entre la belle ordonnance des exercices de paix et cette espèce d'atroce pagaie par quoi se caractérisait pour lui, entre les éclatements d'engins et les hoquets de peur, la bataille moderne. Et puis, quel moyen de se faire obéir et respecter alors que l'annonce d'une punition faisait hausser les épaules à des hommes qui risquaient leur vie à chaque minute et n'en avaient pas encore pris l'habitude.

Dès la première course sous les obus, Bourbax sentit qu'il n'était pas fait pour ce service-là et commença à tirer des plans à seule fin de ne pas moisir en première ligne.

Les mémoires du Premier Empire nous apprennent que, dans les batailles rangées, un tiers, au moins de l'effectif était toujours absent sans congé. Pendant la rase campagne un certain nombre de guerriers qui tenaient moins à la gloire qu'à leurs osselets, prirent exemple sur leurs aînés d'Austerlitz et de Waterloo. Au moment précis où le régiment pénétrait dans la zone dangereuse, les fricoteurs stoppaient subitement,

sous le fallacieux prétexte de rattacher leurs guêtres-jambières ou de poser culotte derrière une haie.

Le 24 août, entre Saint-Laurent et Noërs, l'adjudant Bourbax estima que notre folle attaque, sans préparation d'artillerie était condamnée à échouer lamentablement et sans doute ne voulût-il point figurer parmi les morts inutiles de la grande guerre. Dès le premier hululement d'obus, « Le Poiss » piqua son grand sabre en terre et, posément, se mit en devoir de défectionner. Nous ne le revîmes que trois jours plus tard, ramenant à titre d'alibi une douzaine d'« égarés » de son acabit, tous prêts d'ailleurs à se justifier en narrant par le menu les plus homériques exploits. Ces dérobades étaient d'autant plus aisées que la guerre dite de mouvement telle que mon corps d'armée la pratiqua en été 14, se décomposait régulièrement en deux temps : Premier temps : Enthousiaste chargé à la baïonnette contre d'invisibles mitrailleuses et de non moins invisibles fils de fer barbelés — avec dégringolade « à l'accélération » d'un tiers, sinon de la moitié de l'effectif. Deuxième temps : Au cri de « sauve qui peut » poussé par un bobosse ou un gradé qui, sous l'averse de mitraille, avait conservé quelque sang-froid, marche-arrière affolée, au grand trot, avec sifflement de balles entre les jambes, durant deux ou trois kilomètres. Cette manière de procéder — absolument contraire au règlement du temps de paix — aboutissait naturellement à un mélange complet des unités, qui mettaient souvent plusieurs jours à se regrouper.

Nul n'était qualifié hiérarchiquement pour présenter des observations à l'adjudant prodigue, lors de son retour, car les trois porte-ficelles de la compagnie avaient été descendus successivement pendant l'attaque. Bourbax, automatiquement, se trouva promu au commandement de la compagnie.

Ce fut à Fossé, quelques jours plus tard que « Le Poiss » put donner toute sa mesure. Pendant plusieurs heures nous avions erré dans un bois touffu et quasi vierge, que les artilleries françaises et allemandes pilonnaient de concert. Ma compagnie avait perdu un assez grand nombre d'hommes, tant par le fait des 105 que du 75. (Avouerais-je à ce propos, que la peur bizarre de certains poilus d'être démolis par des obus sortant du Creusot et non estampillés par Krupp, m'a toujours semblé stupide : le résultat était équivalent et l'important n'était-il pas de claboter, sans chercher à comprendre ?) A force de tourner en rond dans ce maquis inextricable, ainsi que des écureuils dans leur roue, les poilus trouvèrent enfin une orée : tous les isolés refluerent dans un champ de patates voisin où, d'instinct, ils se groupèrent autour du seul chef intact : l'intrépide Bourbax.

Aucun de nous ne savait au juste où le devoir l'appelait, et l'adjudant moins que tout autre. Soudain, à quelques centaines de mètres, des feux de mousqueterie éclatèrent ; puis un crescendo de clameurs forcenées, ponctuées par la sonnerie française : Y a la goutte à boire, là-haut ! » Cette bruyante fanfare, qui promettait plutôt des pruneaux que du piccolo, éclaira subitement la religion de notre chef. Il massa ses hommes par quatre, fit « couvrir » rapidement dans les files ; puis d'un geste du bras désignant, comme à l'exercice, la corne d'un boqueteau éloigné, il entraîna sans hésiter sa troupe dans la direction opposée à celle du combat. Un énergumène — qui, ce soir-là avait, sans doute, des

idées de suicide — s'étant permis une observation, « Le Poiss » répliqua péremptoirement :

— Voulez-vous vous taire ! Qui c'est-y qui commande ici : vous ou moi ?

La nuit était tombée. Après nous avoir installés en grand'garde le long d'une route, suivant les principes du service en campagne, l'adjudant se rendit au village de l'arrière pour prendre des ordres.

Par un opportun hasard, ledit patelin abritait une ambulance divisionnaire où le « Poiss » rencontra un ami de vingt ans, passablement « affranchi » et qui savait jouer à la belote. La nuit même, notre chef montait dans un train de grands blessés qui le déposa, soixante-dix heures après, sur la Côte d'Azur.

Six mois plus tard je retrouvai Bourbax au dépôt. Il n'était jamais reparti à la riflette. Le commandant, qui pour encadrer les jeunes recrues n'avait sous la main que des réservistes ignares et peu disposés à jouer les chiens de quartier, accueillit avec transports le vieux rengagé plein d'expérience. « Le Poiss » avait donc été promu instructeur, d'abord de la classe 14, ensuite de la classe 15. Loin des coups durs, il avait retrouvé son aplomb et sa grande gueule, et du matin au soir, sur le terrain de manœuvres, retentissaient les éclats de ses commandements tonitruants.

— Vers la gauche en ligne !... Marrche !... Voulez-vous courir, bande de morveux ! Levez la tête ! Un, deux ! Mettez-vous donc au garde-à-vous pour me causer. Aux cabinets ? Vous attendrez la pause... j'm'en fous !... Autant pour les crosses ! Encore autant pour l'abruti qui rigole comme un idiot, j'vas vous faire rire pour quelque chose, s'pèce de masturbé !

Lorsque je repartis au front, l'adjudant Bourbax attendait de pied ferme les bleusailles de la classe 16 pour leur inculquer les marques extérieures de respect.

« Le Poiss » ne fut débusqué qu'en février 16 après dix-huit mois de dépôt, par un général inspecteur ignorant de ce fait qu'un sous-officier de carrière rend sans contredit beaucoup plus de services à l'arrière que dans une tranchée (où son savoir s'avère parfaitement inutile).

— Quand avez-vous quitté le front ? lui demanda le trois-étoiles... Vous avez été blessé ?... Alors, vous êtes inapte ? Non ?... tiens, tiens, tiens !

— Mon général, je suis syphilitique, avoua confidentiellement le juteux, jouant sa dernière carte, la gorge serrée.

— Comme tout le monde, mon ami, répondit le grand chef qui ajouta d'une voix douce : Prochain départ. Si vous ne partez pas : Cassé. Ca-ssé.

Huit jours après, Bourbax nous rejoignait à Souchez. Il arrivait au bon moment. Notre premier « baton » s'était laissé rafler le « Téton », une damnée languette de boue, en flèche dans les lignes ennemies, un secteur intenable dont tous les boyaux étaient pris d'enfilade des deux côtés à la fois — mais auquel le G. Q. G. attachait une très grosse importance pour le communiqué ! Un soir que son Vatel lui avait raté ses pets-de-nonnette, le général de brigade avait déclaré que le régiment n'irait au repos qu'après avoir intégralement reconquis les quelques centaines d'entonnoirs perdus. Deux contre-at-

taques avaient déjà échoué, mais avec un pourcentage insuffisant de tués pour que l'honneur du vaillant...ième fut sauf, « Le Poiss » arrivait à point pour le troisième assaut.

Le hasard voulut que notre homme fut mis à la tête d'une section où faisait la loi un de ses anciens subordonnés de l'active et de la rase campagne, un certain Lachapelle, tueur de cochons dans le civil et poilu rouspéteur s'il en fut. Ce Lachapelle qui, ni à la Marne, ni en Argonne, ni en Artois n'avait eu la chance « d'en effacer une belle petite dans les panards », ne décolérait pas, en recevant après chaque coup de tampon les babilles de copains épanouis qui affirmaient péter dans la soie à Deauville ou à Salies-de-Béarn ; et il passait sa fureur d'inamochable sur tous les camarades et supérieurs qui lui paraissaient n'avoir pas couru strictement autant de dangers que lui, depuis deux années. Très brave d'ailleurs, surtout quand il avait le cafard.

Le rempilé qui nous avait fait faux-bond le soir de Fossé, fut plutôt mal reçu par cet énerguemène qui se fichait de la tôle comme de sa pénultième chaussette russe et se faisait lever ses punitions régulièrement à coups de citations flamboyantes :

— Ah ! te v'là ! Papa-les-foies-blancs ! s'exclama-t-il en voyant apparaître Bourbax, couvert de boue et titubant sur les caillebotis. Dis-donc, mon poteau, c'est ton méquier, ce business-là, pas vrai ? Tu me l'as assez fait voir, pendant mon congé ! Eh bien ! je vas te dire une bonne chose : Faut rattraper le temps perdu, et en vitesse ! D'ailleurs, si demain tu ne sors pas le premier — LE PREMIER — je te balanistique ma bajonnette dans le bidon !... Vu ?

Bourbax était verdâtre.

Le lendemain, à l'heure H, Lachapelle, au pied d'une de ces petites échelles que les poilus avaient baptisé « échafauds » se montra envers l'adjudant, d'une politesse à la Fontenoy :

— Je vous en prie : Passez le premier ! Y en aura bien pour tout le monde.

Les deux hommes firent côte à côte leurs premières enjambées sur le no man's land. Tout de suite, le soldat choppa la balle qu'il rêvait depuis le début de la campagne, mais il la reçut entre les deux yeux, ce qui coupa court à ses projets de villégiatures pyrénéennes. Dans le même temps, l'adjudant encaissa une dragée dans le biceps, tandis qu'un minuscule éclat lui égratignait le front.

Jamais les brancardiers ne virent accourir avec une telle célérité un amoché au poste de secours du Chemin-Creux. Comme sa petite estafilade du front saignait abondamment, le major lui agença un pansement circulaire qui lui couvrait tout le chef, comme s'il avait eu la moitié du crâne enlevé ! Et Bourbax, le bras en écharpe et la tête couverte de bandelettes ainsi qu'une momie, fit, sur la civière qu'il avait exigée, une entrée solennelle dans les ruines d'Ablain.

Or, un général qui fumait sa pipe à l'entrée de sa cave blindée, aperçut ce gradé simili grand-blessé et, en chef conscient de ses devoirs, sinon de ses responsabilités, s'approcha à seule fin de lui prodiguer ses condoléances attristées.

Pendant ses dix-huit mois de dépôt, « Le Poiss » avait eu le loisir d'apprendre dans les « Annales » les réponses que les héros mourants ont coutume de faire aux généraux. Se soulevant légèrement sur son brancard, il murmura avec simplicité :

— Qu'importe ma vie, mon général ! C'est pour la France !

Et il ajouta d'une voix mourante, en simulant la plus vive inquiétude :

— Le « Téton » était repris, au moins ?

Quinze jours plus tard, Bourbax, vautre sur une chaise longue, dans le hall d'un palace parisien, apprenait coup sur coup deux intéressantes nouvelles : Par suite d'un premier pansement mal conçu, sa blessure au bras lui assurait une inaptitude définitive. Et il était promu che-

valier de la Légion d'honneur avec une citation à faire pâlir Nungesser.

J'ai vu pour la dernière fois le capitaine Bourbax, lors de ma démobilisation. Dans la cour de la caserne, l'ex-« Poiss » haranguait la vingt-septième génération de bleus dont l'instruction était confiée à ses soins éclairés, en prévision des prochaines dernières guerres. Se frappant la poitrine, où brillaient la médaille militaire de ses vingt ans de loyaux services et la Légion d'honneur avec croix de guerre que lui avait valu sa présence d'esprit sur le champ de bataille, il s'écriait :

— Nous autres, mes petits, qui avons fait la grande guerre...

Notre Secret

Par Marcel FOURRIER

Des nuits et des nuits, soldat atterré
sous l'effondrement de siècles d'acier —

J'ai vaincu, m'ont-ils dit...

— Mais j'ai rêvé.

Ils racontent qu'ils ont vu des fleurs prodigieuses
éclore, en saignant, des ruines santifiées. —

Là, il ne me souvient qu'entrailles éparpillées...

— Mais j'ai rêvé.

Pourtant il y eut entre la terre et nous
un secret, frères.

Dans quels cœurs l'avons-nous déposé ?

— Mais j'ai rêvé.

Au réveil, fallait-il tellement oublier.

Janvier-Février 1921.



(Dessin de Dunoyer de Segonzac (Editions de la « Banderolle »).)

RETOUR A LORETTE

Par Jean BERNIER

La plaine est plate.

Fondue en un brun clair, elle se perd malgré les cônes purs des crassiers dans la brume et la fumée où des villes se devinent, rondes, granuleuses, minuscules.

Au premier plan, il y a toujours ici ou là et comme étagées au flanc de la concavité, cinq ou six locomotives plaintives. Elles floconnent bien blanc et tirent lentement des trains qui emportent et des trains qui apportent.

On déblaie à petites charges les gravats, les tonnes de miettes. La répétition du geste de tant

de mandibules viendra certainement à bout de la tâche.

Déjà des lignes droites, des rainures apparaissent. On les a exhumées, on en exhamera encore.

Les lignes qu'on désespère de retrouver, on les retrace.

Des maisons colorées, alignées au sortir de la boîte, occupent par endroits le fond de la cuvette.

On tire des plans sur la terre, sur la comète. On réinstalle la géométrie, on la restaure dans sa multiple rigueur.

L'homme impose derechef à la terre le sceau de sa domination. Il nettoie le cadastre de Lens.

**

A droite, à l'Ouest où descend le soleil, je vois avec joie d'où vient la lumière. Elle coule sur la pente modérée des labours et des champs de jeune blé.

Deux lisières hérissées que relie une file d'arbres de grand'route, limitent cet horizon rapproché que les tours de Mont-Saint-Eloy dominant en ruine féodale habituelle.

Dans un vallon frôlé par l'ombre, Carency est heureux comme tous les villages, mais, au Sud, cette colline longue, noire et nue par-dessus laquelle il est difficile de regarder, c'est le plateau de Givenchy.

Je sais que tout près, en bas, le village d'Ablain serpente vers Souchez. En y passant tout à l'heure, j'ai vu que des échafaudages étreignaient son moignon de clocher, signe particulier identifiant encore terriblement le paysage.

**

Je ne regarderai plus qu'à mes pieds.

L'herbe rase est épaisse. Tisseuse inlassable elle s'est glissée partout. Elle tapissa, tamponna, pansa. Elle nivelle en tapinois et les tranchées ferment les lèvres. Chut!

Les entonnoirs sont encore ronds, mais l'eau qui s'y amassa, complice, nourrit des touffes de roseaux. Mes pas y crachent des grenouilles.

Maintenant il faut manier la bêche pour mettre au jour les chiffons et les cuirs, les armes et les os.

Vous voyez bien que tout s'arrange.

La terre elle-même oublie les secrets dont nous la chargeâmes.

Pourtant nous les lui répétâmes, en l'embrassant éperdus ou stupides, en nous tournant et en nous retournant sur elle, durant ces heures où, comme on ne peut pas dormir, nous ne pouvions pas vivre.

Pourtant elle a reçu notre sueur, notre sang; et beaucoup de nos corps lui furent laissés en témoignage.

Nous défiions l'oubli en fixant alors ces mementos de nous-mêmes, ces dieux-termes que nous plantions en elle ou que nous laissions à l'obus le soin d'enfouir.

**

Si je devais vivre mille ans, c'est elle et non la mer que je tiendrais pour l'élément mobile.

Elle est fluide et travailleuse, et quelle épave, quel monument résiste aux équinoxes de la chlorophylle?

Toute noyée ou toute calcinée qu'elle soit, telles ces jeunes veuves, elle ne saurait, pas plus que ces jeunes veuves, se refuser longtemps à l'offre inépuisable de la semence.

Ce fut évidemment un très patient travail.

Pour la première fois, un peu de boue sécha, un peu de cendre s'humecta; pour la première fois, pendant une seconde, la veuve oublia sa peine. C'en était fait. L'herbe revint à la terre, le sang aux lèvres.

**

Me voici à genoux, à quatre pattes, à plat-ventre. Je m'enfonce, je me rapproche.

Il n'y a plus devant mes yeux et autour de moi qu'un peu de sol battu par l'effroyable ciel.

Je regarde enfin de la vraie façon.

Je me figure le gouffre, devant, à droite, à gauche; le gouffre qui envoûte le plateau de Lorette.

Consentant à risquer la fameuse balle dans la tête, il leur était loisible d'attoucher dans un éclair leur rêve éternel de la plaine, des belles plaines sans défense, si grassement servies aux armées faméliques.

**

Je veux me rappeler l'« adoremus » quand la torpille ou quand le 210..

Mais en vain.

Il paraît que j'habite à Paris. L'habitude me parle d'une femme, des amis.

Je reste là, sur ma tombe.

Mars 1921.

MENSONGES

Par Charles VILDRAC

Notre collaborateur Charles Vildrac, pris de court, n'a pu dans sa hâte de nous répondre, que nous adresser ce court article, dont il demande à tous nos amis d'excuser la brièveté.

Ce que nous avons répété cent fois les uns et les autres, ce qu'il faut répéter sans cesse au peuple afin qu'il ne l'oublie à aucun moment, c'est ceci :

Attention ! Chaque fois que les hommes du Pouvoir, pour des motifs plus ou moins bas, pitoyables, ou stupides, veulent, comme en 1914, entraîner la nation dans une entreprise criminelle, ils exploitent à cet effet les idées les plus nobles, ils prostituent effrontément l'idéal.

S'agit-il de banditisme colonial, ils invoquent la civilisation ; s'agit-il d'un conflit qui met aux prises les plus gros requins du monde, ils invoquent — c'est admirable — le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ; et c'est, naturellement, pour abattre le militarisme qu'ils abandonnent, sans contrôle, sans défense, le peuple entier aux mains bêtes et féroces des généraux.

Et cela prend ! Cela prend, car le peuple est pur, généreux, désintéressé ; il y a pour lui des sentiments sacrés qu'il croit pareillement sacrés pour tous, même pour les journalistes et les ministres.

Attention, vieux frère ! On se servira, demain comme

hier, de tout pour te tromper : de ton foyer, de tes morts, de ton honneur, de ta fierté, de ton amour et même de ton Dieu si tu en as un...

Je ne sache pas que MM. Viviani et Poincaré, dans leurs discours et leurs affiches, en août 1914, aient déclaré au Peuple français :

« Il existe telle clause d'un certain traité avec la Russie, — c'est-à-dire avec le gouvernement russe, — qui nous contraint de faire la guerre. Ce traité, vous en ignorez la teneur et ceux qui l'ont signé ne vous ont, il est vrai, jamais demandé votre avis. Cependant, citoyens, vous aurez à cœur de faire honneur à leur signature, car, sachez-le, c'est en votre nom que tous engagements furent pris. »

Ces messieurs n'ont point tenu ce scrupuleux discours. Ils ont inauguré, comme vous savez, l'ère officielle du « bourrage » qu'avait préparée le travail d'une certaine presse et les retraites militaires. En somme ils ont menti.

Que, pour tout homme au pouvoir, le mensonge soit une pratique obligée, courante, c'est possible. Mais que ces pharisiens et ces bateleurs, qui nous prennent pour des imbéciles, n'espèrent pas que nous soyons dupes de leurs tirades, ni que nous les tenions un instant pour d'honnêtes gens.

INFIRMES DE GUERRE

Par Léon BAZALGETTE

L'oubli ? Peut-on dire ! Mais il n'est presque plus un village de France où le souvenir ne s'érige, casqué, blanc d'innocence ou bronzé de sainte colère, entouré d'obus sévères comme des suppositoires.

Mensonge de la Guerre, Vérité de la Guerre : de ces deux réalités énormes, multiformes, écrasantes, la première du moins est sauve. Toutes les précautions sont prises. De l'Arc de Triomphe au plus modeste canton, toutes les bonnes volontés se sont pieusement liguées pour lui bâtir des abris. Elle y est postée à demeure ; elle attire magnétiquement les discours et les palmes.

Serait-ce l'autre réalité, sans discours et sans palmes, qui vous possède encore, esprits chagrins ? La réalité qu'ont vécue les soldats, mais où voulez-vous qu'elle soit, ailleurs qu'en terre, pulvérisée avec la cendre des morts, imprimée dans la chair et les os des mutilés, et, qui sait, qui sait, enfouie, braise mal éteinte, au tréfonds de l'âme des survivants ?... Peut-être vous étonnez-vous qu'elle ne jette pas une lueur, une flamme, parfois, comme si le feu des vérités révélées était déjà mort, et que les survivants agissent, parlent ou se taisent comme s'ils ne savaient pas, n'avaient pas senti, pour leur vie entière et pour la suite des temps, l'éblouissante vérité, avec sa force impérative. Vous ne comprenez pas, dites, qu'ils puissent passer calmement, au pied du monument aux morts de leur village, sans en sentir l'insulte, sans avoir envie de ramasser un caillou pour casser le bec au volatile de basse-cour qui crâne au faite de la stèle, ornée du nom des victimes.

Alors mon étonnement s'unit au vôtre, esprits chagrins. Lorsque mon voisin, qui a fait la guerre, écoute sans déplaisir le son du clairon dont joue un blanc-bec du

voisinage, empuantissant le soir d'été sur la campagne. Lorsqu'il déguste son Matin ou son Journal avec la même candeur dévotieuse que s'il n'avait pas souffert le martyre pour en vérifier la froide imposture. Lorsqu'il sourit d'aise et d'approbation à n'importe quel aspect quotidien du mensonge de la guerre, chanson, image, manifestation : Je ne sais plus. Je me demande si le pardon chrétien des injures et du mal, l'inonde au point de le transfigurer, ou si la mollesse de sa pâte le voue à la plus incroyante abdication...

Et pourtant il me semble, voyons, voyons, qu'il suffirait de prendre cet homme-là seul à seul et de lui parler les yeux dans les yeux, en camarade, pour qu'il se retrouve en face de lui-même et que, tirée de sa cachette, resurgisse soudain dans ces yeux-là, dans les accents de cette voix, la vérité vivante qui s'était imposée à lui.

C'est pourquoi, avant de croire que l'oubli s'est installé dans la demeure, j'attendrai que la bonne vieille lâcheté de l'animal humain, la prudence finaud, la peur de l'opinion, les soucis sordides, le prestige des puissants et des officiels, le respect de l'imprimé et du gravé aient fait la preuve définitive et permanente de leur omnipotence. J'attendrai que l'homme, oublieux de la promesse qu'il s'était faite de ne jamais oublier, refuse, par exemple, de répondre à un grand élan collectif, d'être soulevé par une grande vague d'émotion, pour désespérer de lui et le coucher sur le rôle des infirmes.

Car si j'étais sûr que le Mensonge de la Guerre dût s'étaler impunément aux yeux de ceux qui l'ont vécue, et la Vérité de la Guerre s'éteindre dans leur mémoire, alors je croirais désormais que toute la molle pâte des vivants ne vaut pas le roc d'un beau livre, sur lequel l'Oubli se brise, parce qu'il y a là le vouloir d'un homme.

LA GUERRE ESCAMOTÉE

Par Paul VAILLANT-COUTURIER

La politique n'a pas oublié la guerre. Elle n'a pas eu à l'oublier. Elle l'a ignorée, comme la guerre elle-même, c'est-à-dire l'innombrable bétail des champs de bataille, a ignoré la politique.

Le Parlement livra, sans la marchander, toute la jeunesse de France aux militaires. Cette jeunesse n'aimait pas le Parlement. Elle le haïssait même, mais cela en bloc et sans discernement.

L'union sacrée lui facilitait la tâche. Son mépris comme sa haine étaient sans doctrine, instinctifs. Le peuple combattant ne liait pas la guerre à la politique. Non qu'il mit en action le principe menteur de la neutralité de l'armée ; il subissait seulement la loi de la neutralité populaire dans la démocratie bourgeoise. Jusque-là toute sa politique s'était limitée à « être pour ou contre le curé », qu'avait-il à connaître des origines politiques du conflit ?

Il ignorait tout des causes profondes de son sacrifice. Il l'acceptait avec un désespoir sombre et patient. La crainte de la gendarmerie maintenant son moral au niveau convenable, il croissait et multipliait en héroïsme machinal.

Internationalistes pas plus que nationalistes ne doivent aujourd'hui prétendre revendiquer pour le passé cette clientèle morne et muette de sacrifiés.

La pensée n'apparut dans cette masse que par éclairs brusques et vite éteints, et la volonté n'y fut jamais que velléitaire.

La guerre, c'était, en gros, pour le combattant, une question de légitime défense ; la victoire, une affaire de talion. Des éléments simples. Les grands mots de droit, de justice et de liberté étaient aussi étrangers que possible à notre morale de sauvages. A dire vrai, on tuait pour ne pas être tué. La conscience ne dépassait pas le réflexe. L'instinct de conservation dominait tout. Si les armées avaient été libres de la contrainte bourgeoise, elles se seraient enfuies chacune de leur côté jusqu'aux confins de leurs frontières.

Le combattant a accepté la paix comme il avait accepté la guerre. Le souvenir de ses désillusions s'estompe. Quelques grosses injustices pourtant l'avaient heurté.

Les embusqués d'abord. On ne les méprisait pas, on les enviait. Invention mixte par laquelle l'arrière réagissait sur l'avant au moins autant que l'avant sur l'arrière.

Le combattant eût, peut-être, volontiers pardonné aux embusqués. Mais, alimentée par les allocations, toute une population féminine agissante, dont les mâles n'étaient pas embusqués, eux, excitait sa colère...

Les embusqués entassaient sur eux comme des reproches les morts des familles vengeresses.

Quand un combattant devenait embusqué à son tour, il ajoutait au tas qui pesait sur ses malheureux collègues ses mois de campagne, comme s'il les avait subis délibérément. Et puis, lui aussi prenait sa part des morts, en courbant le dos.

Il y avait ainsi des demis et des quarts d'embusqués dans le temps.

Il y en avait aussi dans l'espace.

De l'ouvrier qui crachait ses poumons dans une usine de gaz exphyxiants, jusqu'au brancardier divisionnaire, il y avait toute une série d'embusqués échelonnés de Paris au front comme des pancartes métriques le long d'un stand de tir.

Le type de l'embusqué, c'était un jeune homme bien mis, sortant du meilleur monde et ayant su y rester, un jeune bourgeois qui faisait tuer les pauvres bougres à sa place. Car ce qu'on lui reprochait, c'était avant tout de ne pas occuper à la guerre la place de chef, qu'il occupait durant la paix.

En toute logique, c'est lui qui aurait dû être tué.

Il y avait là un sens encore obscur, mais certain de justice de classe.

Quand le combattant est revenu, il a cherché l'embusqué tel qu'il l'avait imaginé. Il ne l'a pas trouvé. Le jeune bourgeois lui a appris que l'embusqué, ce n'était pas lui, l'attaché d'état-major, mais l'ouvrier d'usine.

Les familles riches ayant fait mourir, plusieurs fois, leurs fils dans les feuilles bien pensantes, la bourgeoisie s'est trouvée avoir la plus bruyante des nécrologies.

Si on lui disait qu'elle n'a pas pris une part suffisante dans un sacrifice qui lui a rapporté si gros, elle n'aurait qu'à montrer ses collections de journaux. Les prolétaires étaient tués en gros, les bourgeois au détail, par unités...

Embusqué ? Qu'est-ce que cela signifie aujourd'hui... Tout au plus est-ce un argument politique, en baisse d'ailleurs. Et puis, en somme, depuis l'armistice, qui donc est embusqué ? Paris a reçu la croix de guerre. Tout le monde a reçu la croix de guerre. Les plus faux combattants sont devenus les plus ardents des anciens combattants... Il n'y a jamais eu d'embusqués.

On se plaignait d'autres injustices. On parlait des profiteurs.

On imaginait ceux-là avec un gros ventre, un tube, une chaîne de montre énorme, des doigts et un cigare bagués.

Ça, c'était le profiteuse type, le profiteuse abstrait, celui auquel on tendait le poing, celui qu'on accusait dans la féroce exaspération des sexes innocents et des activités morales dévoyées, d'être la cause de tous les maux intimes ou publics. Là encore un sentiment de classe animait la masse des combattants. Mais là aussi, il y avait une

échelle à échelons multiples. Dans la hiérarchie des coupables, sous le profiteuse, il y avait le mercanti, et le mercanti allait du marchand de pierres à briquet jusqu'à l'accapareuse de blés. Le coupable, ce n'était pas le profiteuse, c'était le profit...

Sitôt rentré, il a fallu songer au profit. Le paysan pestait contre les exigences de l'épicier, mais il lui vendait un œuf vingt sous. Quand on a voulu rechercher les profiteuses, on n'a plus trouvé personne. Il n'y avait partout que d'honnêtes commerçants.

Jamais on n'a pu mettre la main sur le monsieur aux doigts et au cigare bagués d'or. Il n'y avait plus que des industriels patriotes, soucieux du relèvement de leur pays, et auxquels l'ancien soldat était forcé de redemander humblement du travail.

Ah ! les saintes colères des combattants. Quelle gifle ! Quel talent d'escamotage dans cette merveilleuse démocratie bourgeoise, avec son mécanisme de presse, de banque et de Parlement ! Escamotés les embusqués. Escamotés les profiteuses.

Voici la Chambre bleu horizon... Quelques combattants véritables, de nombreux combattants accidentels, une majorité d'attachés d'état-major, et les profiteuses en rangs serrés. Une partie du pays qui a voté — beaucoup d'anciens soldats se sont abstenus — a cru que des gens ayant un bras en moins ou un trou en plus, exprimeraient la volonté des rescapés... L'autre partie s'est tranquillement laissé acheter. Ceux qui avaient cru être représentés par des anciens combattants oubliaient qu'on ne résiste pas à l'atmosphère du Parlement, et qu'une fois au Palais-Bourbon, l'élue défend les appétits de la bourgeoisie dirigeante. D'ailleurs, qu'était-elle la volonté des combattants maintenant qu'ils n'avaient plus peur ? Une seule chose les unissait, le désir « que ça finisse ». Et maintenant que c'était fini ?

De retour, ils préféraient découvrir la gloire dont on leur parlait tant, que se souvenir de la boue. Et puis, la gloire, les histoires de guerre héroïques, les décorations, ça procure du travail et des femmes. Des femmes, surtout.

Et pour les mêmes raisons qui font faire la roue au dindon et chanter le criquet, les sacrifiés acceptèrent d'être appelés des héros. Après ça, ils se couchèrent.

Ils donnèrent ainsi la sanction de leur consentement à toute une politique. Paix du Droit, de la Justice et de la Liberté ? Allons donc ? Paix de la gloire militariste, de la vantardise et du mensonge !

La guerre avait été trop mornie pour que l'on n'oublie pas son atroce grisaille, au plus vite. Mais du martèlement sous la violence est sortie l'habitude de se soumettre plus docilement que jamais à la violence.

Les soldats de cinq, six, sept et huit ans se reforment en bataillons de citoyens militarisés une fois la paix conclue. Ils obéissent, ils se soumettent, ils acceptent de

voir la Paix trahie tous les jours. Ils ont oublié déjà la saveur que ce mot-là avait dans leur bouche. Leur « Bulletin des armées », c'est le *Petit Parisien*, et ils découvrent le Rapport dans la *Dernière Heure*.

La liberté française supplie qu'on lui donne des ordres. Elle se sent perdue et elle consent à sa perte. Des personnages qui doivent tout leur pouvoir à la cuisine électorale, ont organisé les anciens combattants en compagnies subventionnées par le gouvernement. Les chefs d'aujourd'hui sont ceux d'hier : ces généraux, ces maréchaux, ces parlementaires, ces ministres restés impunis, auxquels les anciens combattants se juraient avec rage de faire payer une incurie et des crimes, avérés, par maints massacres, avoués et prouvés dans maints comités secrets, et qu'ils n'ont même plus la force de mépriser. La Commission de l'Armée est un petit état-major, présidé par le général de Castelnau. Le groupe des mutilés et anciens combattants de la Chambre est le dernier rempart contre lequel vient échouer l'amnistie qu'un an auparavant un congrès de toutes les associations d'anciens combattants avait réclamée à l'unanimité.

Pour ces députés militaires, la guerre, la vraie guerre est morte. Ils apportent dans leur nouvelle fonction une haine de parvenus à l'ancienneté, de chiens de quartiers, méchants et lâches.

Leur nouveau milieu les grise. Ils sont des héros classés professionnels et d'autant moins discutables qu'ils furent davantage embusqués. Ils n'ont jamais tremblé. Ils ont, seuls, le droit de parler et ils peuvent parler d'autant plus haut que les indulgents et rapaces vieillards de la finance leur soufflent les mots dans la coulisse...

Leurs discours, leurs actes qui retentissent en échos prolongés dans la presse, confirment honteusement cette légende officielle débitée par les communiqués et dont l'arrière étouffa durant quatre ans la vérité des champs de bataille.

Bien plus, les masses sacrifiées apportent à ce mensonge leur tacite acquiescement, et le silence des morts, de ces morts racolés sans cesse par l'éloquence patriotique, le consolide encore.

Longtemps, nous avons cru que de ce long bain de sang un peu de vérité ruisselante surgirait ; nous avions longtemps pensé que les anciens combattants iraient trancher le mal dans sa racine...

Il n'en est rien. La lâcheté, presque unanime, triomphe du souvenir. Dans l'Internationale des Anciens Combattants, une poignée héroïque seule essaie de sauver la flamme... Les autres ont oublié.

La politique qui conduit à de nouveaux meurtres collectifs a repris toute sa vigueur... Les anciens combattants sont un bétail de paix comme ils étaient un bétail de guerre.

Les hommes politiques de 1922, anciens combattants ou non, tiennent sur la guerre le même langage que ceux de 1914 ou de 1918 et conduisent par les mêmes moyens le même troupeau...

L'OUBLI

Par René ARCOS



(Dessin de Dunoyer de Segonzac.)

Quant il partit à la fin de 1914, il y en avait déjà plus d'un qui commençait à voir clair. Il y avait eu : « La mobilisation n'est pas la guerre », « Les cosaques sont à cinq étapes de Berlin », puis la déroute de Charleroi et la fuite éperdue vers Bordeaux. Il y avait eu les mirifiques articles de M. de Mun, l'affectueux « Allez enfants de la patrie », de Maurice Barrès, les poilantes prophéties du général Ubu-Cherfils. Il y avait eu la casquette et les housseaux du grand Lorrain, les succulents bobards, souvenez-vous : « Le rouleau compresseur, Les monceaux de cadavres, La famine imminente, La dernière guerre », et puis aussi l'union sacrée qui ramenait fesse à fesse curés, bourriques, folliculaires et politiques.

Quand il partit, la bête avait déjà digéré son bon million d'hommes. Je me souviens qu'il nous dit : « Je me fous d'eux et de leur guerre ». Pourtant, comme tant d'autres, il est parti. Comme quelqu'un qui accourt dès qu'on lui fait signe, il est venu. Il est monté dans le wagon, il est entré dans l'uniforme, il a reçu son numéro, il a fermé la main sur le flingot. Il nous disait : « Allemand, Anglais ou Chinois, je serai tout ce qu'on voudra pourvu qu'on me foute la paix. Je veux être du pays où l'on n'est pas soldat. » Il arriva dans la tranchée avec son album à dessin. Je vais continuer à travailler, pensait-il, je ne perdrai pas tout à fait mon temps. Il fut tué le premier jour. Sa femme lui avait dit : « Tu m'écriras souvent, tu feras bien attention. Je n'ai que toi au monde. Tu verras, j'ai mis deux

caleçons chauds et des chaussettes de laine au fond du sac. » Puis elle avait pleuré toute une journée en serrant dans ses bras leur enfant unique. Des jours de cent heures, des heures de cent minutes avaient passé, innombrables, les uns à la suite des autres. Des jours désespérés dans le logis plein de poussière, et des nuits plus redoutables encore, silence mortel, visions et terreurs. Les semaines, les mois se suivaient, si lentement, comme des chalands qui peinent à remonter le courant. Puis la nouvelle un matin, enfoncée en plein cœur d'un seul coup. Il était mort ! Nous n'avons pas oublié, nous. Elle accourut avec Jeannot, elle vint, bête blessée, s'effondrer chez nous. Et ce furent, pendant d'autres longues semaines, la souffrance toujours plus acharnée, les gestes frénétiques du désespoir, les cris vains, les yeux brûlés par les larmes, les brusques sanglots au plus profond de la nuit. Elle guérit pourtant. La vie est presque toujours la plus forte. Il y eut un printemps, un été, un hiver, un autre printemps, une robe claire et un chapeau fleuri. Il y eut l'armistice, la paix, et aussi ceux qui revinrent. La chair jeune n'abdique pas volontiers. Les corps vivants se cherchent à tâtons comme des aveugles sur toutes les routes du monde.

Elle oublia comme tant d'autres, comme tous et toutes. Puis vint le tour de Jeannot. « J'en fais le serment, celui-là n'ira pas ! » avait dit son père. Bah ! Pour combien d'autres l'a-t-on dit ? Il y a les affaires, la situation acquise, les gens du quartier, ceux parmi les amis qui ne comprendraient pas, maints soucis en perspective. Qu'il parte ! Ça arrangera tout. Le gosse fait son sac. La caserne peut compter sur lui. Jeannot est parti, comme son père, comme moi, comme nous tous, Jean-foutre que nous sommes. Il est venu en permission avec une belle chéchia et sa mère était bien heureuse d'avoir au bras un tel lapin. Avant qu'il ne reparte, son beau-père, qui est un brave homme, l'a emmené avec des copains à je ne sais plus quelle fête grouillante de quartier. Et ils sont montés sur un manège et ils se sont entassés dans un énorme vase de nuit, — que c'était drôle ! — qui tournait, qui tournait aux cris furieux d'un orgue épileptique.

Et plein la chaussée, l'humanité spectatrice se bidonnait de les voir faire les fous dans leur grand pot de chambre.

CHANT DE ZARATHOUSTRA

Par Marcel MARTINET

Pensez-vous que je sois venu apporter
la paix sur la terre ?

S. Luc. XII. 51

— Qu'il a le cœur mauvais et dur!
Disent ces hommes.

Et ils disent vrai.
Car il est vrai, je ne veux plus pour vous, mes bien-aimés,
De ce mensonge.
Du mensonge d'union, de la chaude litière
Où vous êtes couchés les uns contre les autres,
Dans la paille et dans le fumier les uns des autres.

Et je vous chasse avec le fouet, mes bien-aimés, de ce mensonge

Je dis au fils : Regarde ton père, vois son âme,
Comme elle est basse,
Et comme il n'a pas eu pitié de ta souffrance,
Comme il s'en est vanté.

La mère qui pleurait
Qui était résignée et presque consentante,
Je la dresse contre le père.
L'époux contre l'épouse, la sœur contre le frère,
Je les mets durement devant ce que je sais,
J'entre jusqu'au fond d'eux, et il faut qu'ils soient autres
Et qu'ils soient déchirés et qu'ils soient malheureux,
Ou il faut qu'ils soient vils en sachant qu'ils sont vils.
J'apporte entre eux la guerre, ou le mépris de soi.

— Qu'il a le cœur pervers, violent et jaloux! —
Gémit la Bête
Qui a volé l'enfant dans la maison du père,
Qui a saigné l'époux dans le lit de l'épouse.

Oui, dur, Bête immonde. Oui, dur. Et encor plus dur.

Car ce n'est pas assez d'arracher l'un de l'autre
Ceux qui s'aiment, enlacés, bienheureux,
Et baisent leur mensonge avec leurs chairs fiévreuses
J'entre jusqu'au fond d'eux, et c'est en chacun d'eux
Au fond de chacun d'eux que j'apporte la guerre.

Dans leur joie et dans leur douleur,
Surtout dans leur douleur.

Qu'elle est habile, leur douleur,
Avec ses yeux baissés,
A trouver des raisons, à se faire modeste,
Et à se résigner, et à se consoler!
Comme elle est honteuse, leur douleur!
Comme elle est lâche!
Mais moi je ne veux pas qu'elle soit résignée,
Mais moi je ne veux pas qu'elle soit consolée.

Avec du papier de journal,
Avec un diplôme encadré,
Tu la masques, femme du mort,
Tu la fais mentir, ta douleur,
Mère du mort, père du mort,
Tu la bâillottes, tu la fais taire.
(Et ton mort, dis, ton mort aussi tu le fais taire?)

Mais moi je lève le suaire
Dont tu a caché ton cadavre
Pour qu'il ne parle plus et ne regarde plus,
J'ôte tous ces chiffons, j'ôte tous ces mensonges
Qui masquent ta douleur,
Tu la vois, tu le vois, ils sont nus, elle et lui
Ils te regardent et ils te parlent
Et je veux que tu les entendes
Et je te tiens contre eux glacés
— Ah! Ne détourne plus tes yeux —

Crie! C'est la vérité. On t'a tué cet homme.
Crie! Vois sa chair saignée. Demande compte aux hommes
De ce sang de sa chair et du cri de ta chair.

— Qu'il a le cœur cruel! —
C'est la Civilisation qui geint,
La douce Civilisation
Avec ses chirurgies, ses scies et ses couteaux.

Oui. Et derrière la mort,
Avouée, caressée, rayonnante,
Vois : dans l'ombre la mort encore,
La mort des corps, la mort des âmes.

Et moi, devant celle-ci qui est louche, qui est lente,
Et mieux masquée et plus menteuse,
Suis-je venu pour m'arrêter?

Suis-je venu pour m'arrêter
Devant la pauvre destinée
D'un lent malheur quotidien?

Ecoute, toi qui dis : « Ça a toujours été comme ça! »
 Ecoute, toi qui dis : « On n'y peut rien! »
 Ecoute, moi je viens et je te dis : Tu mens.
 Tu mens à ton malheur. Tu te mens à toi-même.

Ils disent que sous ta pourriture
 Tu es heureux. (Et ils profitent.)
 Moi je t'arrache
 Ce pansement, cette vermine
 Qui te tient chaud. (Sois dur, mon cœur).

Ils disent : C'est l'envie, c'est la haine,
 Et la souffrance aussi pour eux.
 Moi je mets mes doigts dans tes plaies
 Et je te les nomme une à une
 Et je veux que tu te réveilles
 Et que tu souffres et que tu cries.

Crie! C'est la vérité. Demande compte aux hommes.
 Crie! C'est ta chair saignée, c'est ton âme pourrie.
 Regarde-toi, regarde-les,
 Regarde le ciel et les arbres,
 Et puis tous les jours de ta vie
 Et les jours de la vie des tiens...
 Es-tu content? Le monde est juste!

Des aveugles, des résignés,
 Et qu'ils s'accouplent et qu'ils pullulent
 Que ferions-nous de cette boue?
 — Mes biens-aimés, je viens à vous
 Pour que vous soyez malheureux.
 Ah! Des hommes! Des hommes!

(Novembre 1918).



(Dessin d'Helldin.)

Voici pour nos lecteurs des livres d'occasion

« CLARTE », publie aujourd'hui une première liste d'ouvrages en solde. Tous les livres dont il s'agit sont en excellent état ; la plupart même absolument neufs. Tous nos lecteurs apprécieront l'initiative prise par CLARTE, de leur vendre à des conditions très avantageuses des ouvrages d'un prix souvent inabordable. Nous engageons nos lecteurs à se hâter de nous envoyer leurs commandes, car nous ne pouvons donner satisfaction qu'à nos premiers acheteurs.

OCCASIONS		Prix	Solde		
ARMAND : <i>Qu'est-ce qu'un anarchiste ?</i> (Editions de l'Anarchie 1908), (Thèses et opinions)	3 50	1 75		LAMPÉRIÈRE (Anna) : <i>Le rôle social de la femme</i> (Editions Alcan 1898)	2 50 2 »
BENJAMIN (René) : <i>Grandgoujon</i> (Editions Fayard)	4 55	3 »		LÉNINE : <i>La Révolution prolétarienne</i> (Edition Eque Communiste 1921)	4 » 3 »
BLONDEL (Georges) : <i>L'Education économique du peuple allemand</i> (Editions Larose et Tenin 1909)	2 50	1 »		MALLARMÉ (Camille) : <i>La casa secca</i> (Editions Calman-Lévy 1913)	3 50 1 75
BOIS (Joseph) : <i>Le Socialisme et la conquête des paysans</i> (Editions Rivière 1911)	2 »	1 25		MARIVAUX : <i>Théâtre</i> , 2 volumes (Editions classiques Garnier à 3 fr. 50)	7 » 3 50
BOULANGER (A.) : <i>Hydraulique générale</i> (Editions Doni, cartonné)	17 »	12 »		MURAT (Princesse Lucien) : <i>Ras-zoutine et l'Aube sanglante</i> (Editions de Bossard 1917)	3 » 2 »
BOULANGER (A.) : <i>Hydraulique générale</i> . Tome I. Principes et problèmes fondamentaux (Editions Doni 1909, cartonné)	17 »	12 »		NADAL (Joseph) : <i>Locomotives à vapeur</i> (Editions Doni 1912)	14 » 9 50
BOULANGER (A.) : <i>Hydraulique générale</i> . Tome II. Problèmes à singularités et applications... ..				NIETZSCHE (Frédéric) : <i>Ecce homo</i> , poésies (Editions du Mercure de France 1921)	7 » 4 »
BUCHARD (J.) : <i>Constructions agricoles</i> . (Editions Baillière 1909, cartonné)	4 »	3 »		NIETZSCHE (Frédéric) : <i>L'origine de la tragédie</i> (Editions du Mercure de France 1921)	6 50 3 75
CELLIER (Ludovic) : <i>Les types populaires au théâtre</i> . (Editions Liepmannshon 1870)	3 50	1 75		NIETZSCHE (Frédéric) : <i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> (Editions du Mercure de France 1921)	10 » 6 50
CELLIER (Ludovic) : <i>La Galanterie au théâtre</i> . (Editions J. Baur 1875)	3 50	1 75		NINON DE LENCLOS : <i>Lettres</i> (Editions classiques Garnier)	3 50 1 75
CHENNEVIÈRES (de) : <i>Un mari à l'essai</i> (Editions Plon-Nourrit 1905)	3 50	1 75		OSSIP-LOURIE : <i>La Russie en 1914-1917</i> (Editions Alcan 1918)	4 55 3 »
CHEVASSU (Francis) : <i>Les Parisiens</i> (portraits d'aujourd'hui). (Editions Lemerre 1892)	3 50	1 75		OSTY (Docteur) : <i>Lucidité et intuition</i> (Editions Alcan)	8 » 5 »
CRÉHANGE (Gaston) : <i>Histoire de la Russie depuis Paul I^{er} jusqu'à Nicolas II</i> (Editions Alcan 1896)	3 50	2 »		PÉTRONE : <i>Le Satyricon</i> (Editions Glomeau)	10 » 6 »
COQUELIN CADET : <i>Le Rire</i> (Editions Ollendorff 1887)	3 50	1 75		PRIVAS (Xavier) : <i>La Chanson sentimentale</i> (Editions Messein 1906)	3 50 1 75
CRUSSARD (L.) : <i>Exploitation des mines</i> (La taille et les voies contiguës à la taille) (Editions Doni 1910)	8 50	5 »		PRIVAS (Xavier) : <i>Chansons Chimeriques</i> (Editions Ollendorff 1905)	3 50 1 75
HERVÉ (Gustave) : <i>L'Alsace-Lorraine</i> (Editions Guerre Sociale 1913)	3 50	1 75		PROVINS (Michel) : <i>Les Sept cordes de la Lyre</i> (Editions Fasquelle 1906)	3 50 1 75
HOCQUART DE CUROT : <i>La Conquête des Communes</i> (mai-juin 89). (Editions Perrin 1910)	3 50	2 »		RAMEAU (Jean) : <i>La Lyre haute</i> (Editions Ollendorff)	3 50 1 75
HUBNER (Baron de) : <i>Promenade autour du Monde</i> (Editions Hachette 1888)	3 50	2 »		REBOUX (Paul) : <i>Les Drapeaux</i> , 2 volumes (Editions Flammarion 1921)	10 » 9 »
JACOB (L.) : <i>Cinématique appliquée et mécanisme</i> . (Editions Doni 1914, cartonnée)	8 50	5 »		RECOULY (Raymond) : <i>Le pays Magyar</i> (Editions Alcan 1903)	3 50 1 75
JARRY (Alfred) : <i>Ubu Roi</i> (Editions Fasquelle 1922)	10 »	7 50		RENARD (Jules) : <i>Comédies</i> (Editions Ollendorff)	7 » 4 »
KNIGHTON (William) : <i>Les luttes pour la vie</i> (Editions Vieweg 1888)	3 50	1 75		REYLES (Carlos) : <i>Dialogues Olympiques</i> (Editions Grasset 1921)	5 75 3 50
LARRUYÈRE (Albert Milhaud) : <i>Physiologies parisiennes</i> (Editions Henry du Parc)	3 50	1 75		RIVET (Jules) : <i>La jeune fille et son piano</i> (Mutuelle d'Editions 1921)	4 50 2 50
LAROCHE (Benjamin) : <i>Lord Byron</i> (Editions Michaud)	1 »	0 50		ROSNY (J.-L.) : <i>Le Chemin d'Amour</i> (Editions Flammarion 1921)	7 50 3 75
				SALMON (André) : <i>Vendus, Canailles</i> (Editions de la Nouvelle Revue Française 1921)	7 » 4 »
				SALMON (André) : <i>L'art vivant</i> (Editions Crès 1920)	9 » 4 50
				SAVIGNON (André) : <i>Une femme dans chaque port</i> (Edit. Flammarion)	3 50 1 75
				SOLARI (Emile) : <i>L'envoyé des forces obscures</i> (Editions Fasquelle 1919)	4 55 2 25
				TAXIL (Léo) : <i>Les Conversions célèbres</i> (Editions Colra 1891)	6 » 3 »
				THÉNARD (Henry) : <i>Nos ridicules</i> (Editions Ollendorff 1901)	3 50 1 75
				TROTSKY (Léon) : <i>Terrorisme et Communisme</i> (Editions Humanité 1921)	7 » 5 »
				VURDEX : <i>La belle dévote</i> (Editions Fort)	3 50 1 75
				DELACOUR (Albert) : <i>Les lettres de noblesse de l'Anarchie</i> (Editions de la Revue Blanche 1899)	3 50 1 75
				DESCHAMPS (Gaston) : <i>Sur les routes d'Asie</i> (exemplaire dédicacé) (Editions Armand Colin 1894)	3 50 1 75
				DESLINIÈRES (Lucien) : <i>Le Maroc socialiste</i> (Editions Giard et Brière 1912)	3 » 2 »
				DROSNE (P.) : <i>Machines marines</i> (Editions Doni 1909)	8 50 5 »
				DUHAMEL (Georges) : <i>L'œuvre des athlètes</i> (comédie en 4 actes) (Editions de la Nouvelle Revue Française 1920)	7 50 4 50
				EMERSON (R.-W.) : <i>Hommes représentatifs</i> : Les surhumains. (Editions Crès 1920)	6 » 4 »
				ESPITALIER (G.) : <i>La Technique du ballon</i> (Editions Doni 1911, cartonné)	6 » 4 50
				FARRÈRE (Claude) : <i>Les Petites Alliées</i> (Editions Ollendorff 1920)	7 » 4 »

Le prochain numéro de **Clarté** contiendra un article d'Einstein sur ses impressions lors de son séjour en France.

Lisez

Le Crapouillot

ARTS, LETTRES, SPECTACLES

Directeur : Jean Galtier-Boissière

LA MEILLEURE
REVUE
D'AVANT GARDE

Demandez des spécimens gratuits
3, place de la Sorbonne, Paris.

Abt. d'un an (24 n^{os}) { France : 30 fr.
Etranger : 40 fr.

SOUSCRIVEZ DES AUJOURD'HUI AUX

TRAINS ROUGES

Poèmes de **P. VAILLANT-COUTURIER**

Avec un bois gravé de **LE BEDEFF**

Le livre de poèmes de l'auteur de « Treize danses macabres » et de la « Visite du Berger » ne devait paraître qu'après les vacances, à la mi-novembre, nos disponibilités financières ne nous permettant pas d'engager de nouvelles dépenses d'édition avant cette date.

Au moment où furent annoncées les poursuites contre **Le Conscrit**, un certain nombre de libraires nous ont passé commande du livre annoncé et d'autre part les amis de Vaillant-Couturier nous ont demandé de ne pas laisser aller devant la justice bourgeoise le militant et l'homme politique tout seul. Il faut que le poète aussi, pour l'honneur des poètes de ce temps, soit au banc des accusés. **IL Y SERA.**

TRAINS ROUGES

est le carnet de route, tout vibrant de lyrisme et de foi d'un propagandiste révolutionnaire. Les paysages si divers de la France prolétarienne — les paysages et les visages — y sont évoqués dans une atmosphère à la fois de bataille rude et de tendresse recueillie ; puis voici la

fulgurante échappée en Russie Rouge

et le retour écrasant.

Nous invitons nos amis à nous aider à donner le jour à ce poème si proche de leur cœur.

Pour ce faire, il suffit que **100 AMIS DE CLARTÉ** parmi nos milliers de lecteurs acceptent de souscrire à un exemplaire sur papier de Hollande, particulièrement soigné, numéroté, signé par l'auteur et daté de sa main, au prix de **20 Francs**.

La somme ainsi recueillie nous permettra de procéder au tirage, outre l'édition de luxe, de 1.000 volumes sur papier bouffant qui seront mis en vente immédiatement dans notre série : « Les poètes de Clarté ».

Pour que **Trains rouges** devienne bientôt le livre de chevet des révolutionnaires épris de beaux rythmes passionnés, amis de « Clarté », **souscrivez !**

Nous avons gardé pour la fin la surprise agréable qui vous sera faite dès réception de votre souscription :

JEAN - SANS - PAIN

l'album pour nos petits, de P. Vaillant-Couturier, illustré en couleurs par Picard-le-Doux, d'une valeur de 15 francs sera donné en **PRIME A TOUS LES SOUSCRIPTEURS DE TRAINS ROUGES**

Envoyez les souscriptions à **CLARTE**, 16, rue Jacques-Callot (Chèque-Postal : Paris 330-80)

LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS :

FRANCIS CARCO

qui vient de recevoir de l'Académie Française le
GRAND PRIX DU ROMAN

AU COIN DES RUES

Nouvelles, un volume 6 »

MAMAN PETITDOIGT

Nouvelles, un volume 4 75

AUGUSTE COMTE

PAGES CHOISIES

Précédées d'une Notice sur sa vie et sur son œuvre

par **ROGER PICARD**

Un fort vol. in-16, de 387 pages. 5 »

Vient de paraître

ANDRE WARNOD

LES BALS DE PARIS

Un vol. in-16, orné de 65 dessins de l'auteur 7 »

« Une vivante image de tous les endroits où l'on danse depuis les dancings les plus élégants, jusqu'aux bals-musettes les plus crapuleux. »

Vient de paraître

GEORGES PONSOT

LE ROMAN de la RIVIÈRE

Un volume in-16 6 »

« Une merveilleuse histoire de poissons qui peut être lue par tous, et que KIPLING ne désavouerait pas ».

En vente à la Librairie « CLARTÉ » et aux EDITIONS G. GRÈS & C^{ie}, 21, rue Hautefeuille, Paris (VI^e)